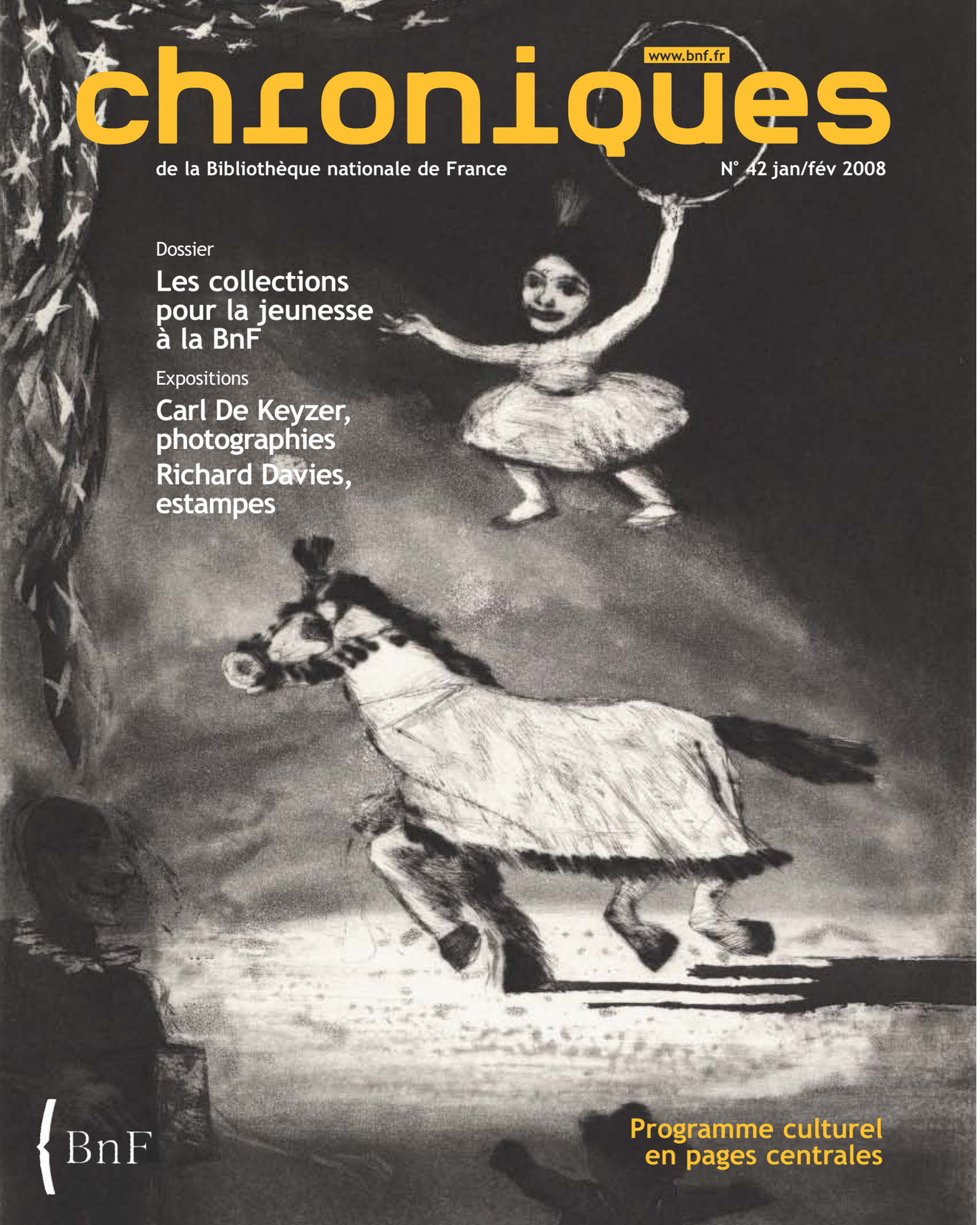
chroniques

www.bnf.fr

de la Bibliothèque nationale de France

N° 42 jan/fév 2008



Dossier

Les collections pour la jeunesse à la BnF

Expositions

Carl De Keyzer, photographies

Richard Davies, estampes

BnF

Programme culturel
en pages centrales

Événements P. 03
Dossier P. 05
• Les collections pour la jeunesse à la BnF
Expositions P. 12
• Trinity, photographies 1991-2007
• Richard Davies, estampes
Conférences P. 18
• Manuscrits de la BnF à la loupe
• Des héros et des hommes
Un livre BnF P. 21
Collections P. 22
• Le fonds Tim
• Les papiers de Jean-François Revel
• Étrennes
Coopération P. 26
• Le Collège des Irlandais
Focus P. 28
• Jean-Claude Gautrand

« Chroniques de la Bibliothèque nationale de France » est une publication trimestrielle.
Président de la Bibliothèque nationale de France : Bruno Racine.
Directrice générale : Jacqueline Sanson. **Délégué à la communication :** Marc Rassat.
Responsable éditoriale : Marie-Noëlle Darmois (marie-noele.darmois@bnf.fr).
Rédaction : Marie-Noëlle Darmois, Sylvie Lisiecki.
Abonnement : sandrine.roiseux@bnf.fr.
Comité éditorial : Viviane Cabannes, Marie-Claire Germanaud, Élizabeth Giuliani, Jean-Loup Graton, Hélène Richard, Anne-Hélène Rigogne, Romuald Ripon, Catherine Vassilieff.
Ont collaboré à ce numéro : Anne Biroleau, Anne-Françoise Bonnardel, Jocelyn Bouraly, Colette Colin, Thierry Delcourt, Odile Faliu, Christian Förstel, Corinne Gibello, Élisabeth Giuliani, Marie-Pierre Laffitte, Nathalie Léman, Sylvie Lisiecki, Marie-Cécile Miessner, Scylla Morel, Clément Oury, Carine Picaud, Clément Pieyre, Marine Planche, Cécile Portier, Maxime Préaud, Anne Manouvrier, Caroline Rives, Xavier Sené, Catherine Vassilieff, Jacques Vidal-Naquet.
Coordination graphique : Françoise Tannières.
Iconographie : Sylvie Soulignac.
Maquette et révision : TEXTUEL. **Impression :** Stipa ISSN : 1283-8683

Retrouvez *Chroniques* sur chroniques.bnf.fr

Édito

Ce numéro de *Chroniques* paraît pendant la période des fêtes, pendant laquelle les enfants occupent une place privilégiée. Notre magazine ne déroge pas à la règle, puisqu'il consacre son dossier aux collections pour la jeunesse conservées à la BnF. Ce choix de circonstance, suscité par le rattachement à la Bibliothèque, annoncé pour janvier 2008, de La Joie par les livres, magnifique institution de promotion de la littérature enfantine, offre l'occasion de faire découvrir à nos lecteurs la richesse des fonds de la Bibliothèque dans ce domaine. Au fil de quelques siècles, le dépôt légal, complété par des dons parfois exceptionnels, a permis la constitution d'importantes collections sur des supports largement diversifiés.
L'iconographie de ce dossier apporte une note de fraîcheur, qui permet une respiration avant des sujets plus graves : les expositions de photographies de Carl De Keyzer dans la Galerie de photographie du site Richelieu et celle de l'œuvre gravé de Richard Davies dans sa Crypte. L'univers des photographies de Carl De Keyzer, fruit de reportages réalisés pendant ces quinze dernières années sur des théâtres de conflits récents (Angola, Burundi, Côte-d'Ivoire…) ou dans les villes abritant les grands parlements, propose une réinterprétation de la peinture historique, en renouant avec un vocabulaire plastique délaissé pour en proposer une relecture éblouissante. L'ambiance saisissante de l'œuvre de Richard Davies, artiste trop tôt disparu en 1991, témoigne, quant à elle, d'un imaginaire très personnel, nourri d'une solide culture et d'une inspiration parfois très douloureuse. La BnF, dont l'artiste fréquentait le département des Estampes et de la photographie, où il a régulièrement déposé ses œuvres, conserve un fonds de soixante-quinze de ses estampes, qu'un don récent de François Dupouy a enrichi d'un précieux ensemble de planches d'états.

Bruno Racine,
président de la Bibliothèque nationale de France

COUVERTURE
Richard Davies
La Vaillante Petite Écuyère, 1984.
BnF/Dép. Estampes et photographie
© ADAGP 2008

BnF

Les urnes de l'Opéra : le réveil de la Belle au bois dormant

Il y a aujourd'hui cent ans que *L'Illustration* (28 décembre 1907) a révélé à ses lecteurs une opération très particulière destinée à avoir des retombées cent ans plus tard. Contrairement aux pronostics de ce journal aujourd'hui disparu, qui prévoyait de donner en primeur à ses lecteurs les résultats de cette curieuse initiative, ce sont d'autres lecteurs, qui en seront les premiers informés après l'ouverture des urnes en 2008.

Scellement d'une urne (24 décembre 1907). BnF/Dép. Audiovisuel

« Mercredi dernier, dans l'après-midi, une cérémonie singulière et tout à fait inédite rassemblait quelques invités dans les sous-sols de l'Opéra. Sous ces voûtes silencieuses, dans ces souterrains qui, pour la circonstance, avaient pris un aspect de crypte ou de catacombes, on procéda – si l'on peut dire – à la mise en cave des voix de nos plus illustres chanteurs contemporains. En présence de M. Malherbe, bibliothécaire de l'Opéra, du chimiste Bardy, de M. Clark, promoteur de l'idée, des représentants du ministre de l'Instruction publique et du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, des disques de gramophone enregistrés furent déposés de manière à ne pas se trouver en contact immédiat les uns avec les autres, et placés dans une double boîte où l'on fit le vide ; ce récipient soudé a pris place dans l'un des casiers métalliques aménagés dans un mur construit exprès pour recevoir les caisses de disques à mesure qu'elles parviendront. […] Les caisses de disques ne pourront être ouvertes que dans cent ans. » Et le journaliste de conclure : « Seuls, les abonnés de *L'Illustration* du siècle prochain connaîtront les résultats de la première exhumation. »

Un rituel mi-funéraire, mi-œnologique

Le 24 décembre 1907, dans les sous-sols du palais Garnier, a bien eu lieu un rituel, mi-funéraire, mi-œnologique, pour marquer le don par Alfred Clark, président de la compagnie française du Gramophone, de vingt-quatre disques présentés comme l'embryon d'un « musée de la parole ». Par acte écrit, le ministre de l'Instruction publique, Aristide Briand, enregistrait bien la volonté du donateur que ces boîtes ne fussent ouvertes que cent ans plus tard, « afin d'apprendre aux hommes de cette époque :
« 1° quel était alors l'état des machines parlantes, encore aujourd'hui presque à leurs débuts, et quels progrès surtout auront amélioré cette précieuse invention au cours d'un siècle ;
« 2° quelle était alors la voix des principaux chanteurs de notre temps et quelle interprétation ils donnaient à quelques-uns des morceaux les plus célèbres du répertoire lyrique et dramatique ».
En juin 1912, un second don fut effectué par Alfred Clark, à nouveau de deux douzaines de disques. Un gramophone, placé dans une urne plus grande et accompagné d'un mode d'emploi, garantissait qu'il serait possible de relire les disques en dépit des changements technologiques qui n'auraient pas manqué de survenir entre-temps.
Il y a bien sûr un objectif immédiatement publicitaire dans cette générosité de la Gramophone, alors championne du procédé de la gravure latérale et de la lecture par aiguille de disques plats. Les sons y sont gravés par la capture des vibrations produites dans l'air par les voix ou les instruments, sans aucune amplification, *via* un pavillon, un diaphragme et un burin inscrivant un sillon sur une surface meuble en mouvement rotatif régulier. La « précieuse invention » de la fixation des sons, conçue et brevetée par Edison en 1877, ouvre d'abord la voie à une gravure verticale et à la production de cylindre. En France où une branche de la compagnie Gramophone fondée par Emil Berliner (l'inventeur du disque plat) a établi une succursale en 1899, ont également pignon sur rue, les productions concurrentes de Pathé qui commercialise des « disques à saphir », variantes de la gravure verticale. La guerre des formats (et celle des produits d'une industrie phonographique naissante) bat déjà son plein. Mais cette curieuse cérémonie, tenue la veille de Noël 1907, dans les caves du prestigieux Palais Garnier, manifeste également, avec pompe, la foi de ce jeune vingtième siècle dans la valeur infinie du progrès des techniques. Toutefois, cet optimisme idéologique est empreint d'une lucidité scientifique qui fait très finement documenter (par des instructions écrites sur parchemin et également enfouies) et instrumenter (tous les éléments nécessaires à la lecture : l'appareil mais aussi le diaphragme et la pointe de lecture) cette véritable expérimentation. Mais, ce qui nous le rend à la fois plus étrange et plus attachant, ce pari sur la solidité technologique se combine encore à un imaginaire du funéraire et du secret : momification de voix vivantes, dans un décor de catacombes obscures qui est comme l'envers de la face

arrogante du bâtiment de Garnier, ombre qu'immortalise également, en 1910, le feuilleton de Gaston Leroux, *Le Fantôme de l'Opéra*.
En 2007, les divers héritiers de ces acteurs de l'enfouissement des urnes de l'Opéra (EMI pour la Gramophone, la BnF pour la Bibliothèque-Musée de l'Opéra et, toujours, l'Opéra), savent déjà que les irrémédiables outrages du temps ont sans doute laissé des stigmates qui seront, en eux-mêmes, la source d'informations sur la constitution d'un patrimoine musical sonore.

Un protocole adapté

Depuis plusieurs mois, les conservateurs de la BnF auxquels ce patrimoine a été confié par l'Opéra, en 1989, quand, à l'occasion de travaux dans les sous-sols du palais Garnier, on découvrit que deux de ces urnes avaient été fracturées, élaborent avec les experts du Centre de recherche et de restauration des musées de France, un protocole adapté pour que cette ouverture puisse avoir lieu dans les meilleures conditions. On a pu, avant même de toucher au contenu des urnes en connaître mieux les composants par l'analyse chimique des matériaux libérés par les « vandales » et la radiographie des conteneurs encore intacts. Ces premiers éléments seront précisés par une ouverture réelle, mais effectuée dans le laboratoire du C2RMF, pour déterminer les conditions d'une remontée de ces « archives phonographiques » dans le monde d'aujourd'hui. Sans doute devra-t-on observer d'un peu loin le réveil des belles cires endormies, car de l'amiante les entourait et certaines des plaques de verre censées les protéger se sont brisées et risquent de les avoir griffées.
Viendra alors le moment de procéder aux écoutes et à leur triple analyse qu'espérait Alfred Clark. Celle qui dressera le bilan d'un siècle d'industrie phonographique : de son origine encore pleine d'illusion à ce qu'on annonce comme sa crise majeure. Celle qui reprendra le cours d'une expérimentation scientifique sur les capacités à fixer l'éphémère des vibrations d'un corps sonore. Celle, enfin, qui redécouvrira comment les goûts musicaux d'une époque s'adaptaient aux contraintes qu'imposait, en termes de répertoire comme d'interprétation, une technique naissante. D'ailleurs, pour en diffuser largement les saveurs parfois étranges aux oreilles contemporaines, les éditions EMI publieront sur disques compacts l'ensemble des titres choisis en 1907 puis 1912, pour amorcer ce musée des Voix.

Elizabeth Giuliani

La carte Pro : un nouveau service pour les professionnels

© BnF/Alain Goustard

Avec la carte Pro, la BnF propose un nouveau service d'accompagnement aux entreprises, organismes publics, laboratoires de recherche, associations, indépendants, professions libérales, artisans… et à tous les professionnels dont les activités nécessitent la consultation de bases de données marketing, de comptes et bilans, d'adresses qualifiées, des dernières actualités par secteurs d'activité, d'informations particulières sur une entreprise ou un domaine de recherche, de textes réglementaires, de formulaires et de modèles, d'informations stratégiques ou de données scientifiques et techniques. La carte Pro leur facilite l'accès à l'ensemble de ces ressources et leur propose des services adaptés à leurs besoins particuliers. L'offre s'adresse aussi bien aux entreprises et organismes privés ou publics, qu'aux entreprises unipersonnelles ou aux travailleurs indépendants. L'abonnement annuel à la carte Pro est matérialisé par la délivrance de cartes nominatives. Les tarifs applicables varient selon le statut de l'organisme. Le coût d'une carte annuelle à l'unité délivrée à un organisme privé à but lucratif est de 120 €, tandis que celle délivrée à un organisme public ou à un organisme privé à but non lucratif est de 85 €. Un tarif dégressif est proposé pour les achats de cartes en nombre.
Le titulaire d'une carte se voit garanti, outre un accès à l'ensemble des collections de la Bibliothèque, une entrée privilégiée dédiée aux consultations professionnelles. Deux salles de lecture de la Bibliothèque d'étude (Haut-de-jardin du site François-Mitterrand), la salle D et la salle C sont équipées de places dédiées. En salle D, huit places permettent la consultation des collections en libre accès de droit, d'économie et de gestion, de 800 titres de revues professionnelles économiques et juridiques, de plus de 40 portails et bases de données en ligne ainsi que l'usage du Pôle de ressources et d'information sur le monde de l'entreprise (PRISME). Les quatre places de la salle C ouvrent aux collections de sciences et de sciences appliquées, comme les sciences de l'ingénieur ou celles relatives aux professions de santé, à plus de 480 titres de revues en sciences et techniques, à plusieurs milliers de périodiques électroniques, à plus de 30 portails et bases de données en ligne.
Pour optimiser les consultations, des services nouveaux sont proposés, dans un premier temps uniquement autour des collections des départements Droit, économie, politique et Sciences et technique : une présentation ciblée des ressources et outils documentaires de la Bibliothèque, la possibilité d'avoir un interlocuteur référent, selon les centres d'intérêt des demandeurs, des propositions de références *via* le service de réponses à distance Sindbad. D'une manière générale, toutes les formalités auxquelles auraient à se plier les titulaires de la carte seront simplifiées, l'abonnement à la carte étant pris par correspondance.
L'inauguration des espaces a eu lieu le 19 novembre.

Toutes les demandes d'information sont à adresser à
contact-cartePro@bnf.fr

Marie Colmont, *Michka*, dessins de F. Rojankovsky. Paris, Flammarion, 1941 (Albums du Père Castor). BnF, Estampes et photographie.

Les collections pour la jeunesse à la BnF

Il peut paraître paradoxal de consacrer un dossier aux collections pour la jeunesse dans le magazine de la BnF, dont les salles de lecture ne sont pas ouvertes aux moins de seize ans. Pourtant, le dépôt légal, complété par des acquisitions et des dons parfois exceptionnels, a permis de constituer d'importantes collections, représentatives de la production de plusieurs siècles dans ce domaine. Ces collections vont être associées, dans un pôle Jeunesse, à celles de La Joie par les livres, institution de promotion de la littérature enfantine fondée en 1965, dont le rattachement à la BnF est programmé pour janvier 2008.

Étienne Delessert, *Comment la souris reçoit une pierre sur la tête et découvre le monde*. Paris, l'École des loisirs, 1971. BnF/Dép. Littérature et art.

Trop souvent considéré comme un genre mineur tenant de l'éphémère par son passage entre les petites mains d'apprentis lecteurs, le livre pour enfants n'a que tardivement éveillé l'intérêt des collectionneurs et des historiens du livre. La vente de la bibliothèque Paul Gavault en 1913, puis le catalogue de la librairie Gumuchian consacré en 1930 aux *Livres de l'enfance du XV^e^ au XIX^e^ siècle*, préfacé par le même Paul Gavault, constituent deux premiers signes forts vers une reconnaissance de cette composante essentielle de notre patrimoine imprimé.

Jusqu'à il y a peu demeuré hors champ de la recherche universitaire française, le livre pour enfants est, depuis une quarantaine d'années, reconnu comme objet d'étude, adoubé notamment par les travaux de Marc Soriano. Significative est la création en 1998 au sein de la BnF d'une section livre pour enfants relevant du Service de documentation sur le livre et la lecture (département Littérature et art), offrant au lecteur un nombre important d'ouvrages de référence en libre accès (salles T, Bibliothèque de recherche/Rez-de-jardin et E, Bibliothèque d'étude/Haut-de-jardin).

Collectionné par des particuliers - parfois frénétiquement -, le livre pour enfants est aujourd'hui conservé exhaustivement ou de façon partagée par les bibliothèques publiques et fêté doublement en 2006 à l'occasion des cent cinquante ans de la Bibliothèque rose et des soixante-quinze printemps de Babar. La BnF participe à cette redécouverte par des expositions telles que *Maîtres de la bande dessinée européenne* (2000), *Contes de fées* (2001), *Nos Livres d'enfance* (prévue en octobre 2008), ainsi que par l'organisation d'*Ateliers du livre* consacrés à la littérature pour la jeunesse et à la bande dessinée, et de colloques, en partenariat avec la Joie par les livres.

Des collections imprimées dispersées

Si la naissance du livre pour enfants demeure difficile à dater (est-ce l'*Orbis sensualium pictus* de Comenius en 1658, les *Contes de Perrault* en 1697 ou *Télémaque* de Fénelon en 1699 ?), l'émergence d'une édition pour la jeunesse est plus aisément cernable dans les prémices de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle avant son plein épanouissement au siècle suivant.

Le dépôt légal institué par l'ordonnance du 28 décembre 1537 a permis au fil des ans à la Bibliothèque nationale de constituer une collection de livres pour enfants qui, sans atteindre l'exhaustivité, offre un large éventail documentaire sur plusieurs siècles et sur des supports variés. Ces collections n'ayant jamais été identifiées de manière spécifique par le passé sont réparties dans l'ensemble des fonds de la BnF sur les sites François-Mitterrand et Richelieu, principalement dans les départements suivants : Littérature et art, Philosophie, histoire sciences de l'homme, Droit, économie, politique, Réserve des Livres rares, Estampes et photographie, Audiovisuel. Cet éclatement physique des collections est en grande partie pallié par le catalogue informatisé BN-Opale Plus, accessible via internet sur le site de la BnF : http://www.bnf.fr Complétées en salles de lecture par des ouvrages de référence en libre accès et des ressources électroniques variées, ces collections offrent aux chercheurs, professionnels ou amateurs, la plus large couverture en ce domaine.

André Devambez, *Auguste a mauvais caractère*. Paris, Devambez, 1913. BnF/Dép. Estampes et photographie.

La Joie par les livres

La Joie par les livres, rattachée à la BnF en janvier 2008, est née en 1963 sous d'heureux auspices : créée à l'initiative et grâce au mécénat d'Anne Gruner-Schlumberger, elle reprend alors le flambeau allumé par l'Heure joyeuse, première bibliothèque pour enfants en France, qui avait vu le jour dans l'entre-deux-guerres.

Le contexte est favorable : dès les années soixante, le développement de la scolarisation en maternelle suscite un nouveau marché pour l'album d'images, que de nouveaux éditeurs influencés par l'air du temps vont investir. Un regard neuf est porté sur l'enfance, entre esprit de mai et nouveaux psychanalystes. L'allongement de la scolarité obligatoire impose la figure de l'adolescent. Le retour à l'oralité se dessine : le conte intéresse les psychanalystes, les ethnologues, les travailleurs sociaux. Les années soixante-dix puis quatre-vingt voient fleurir les bibliothèques publiques et au sein de celles-ci les services destinés aux enfants et aux adolescents.

La Joie par les livres saura s'insérer dans l'époque avec un grand pragmatisme, un souci constant de l'innovation et une attention précoce à l'importance du travail en réseau. Autour du noyau que constitue alors la bibliothèque de Clamart, elle va organiser une panoplie d'activités et de services, à son propre usage et pour des partenaires. Elle se tourne vers tous les interlocuteurs : les bibliothécaires pour enfants, bien sûr, mais aussi les écrivains, les artistes,

les éditeurs, les enseignants (très mal vus dans les bibliothèques à l'époque), les travailleurs sociaux, les parents… La Joie par les livres est ambitieuse : elle s'intéresse à tous les publics du livre pour enfants, des bébés aux universitaires, elle défend l'exigence artistique pour tous, elle veut couvrir tous les champs temporels, et tous les champs spatiaux.

Au fil des années, La Joie par les livres va développer une compétence approfondie sur le livre et les médias destinés à la jeunesse, au-delà de la littérature enfantine traditionnelle : l'image, l'oralité, la presse, le livre documentaire, les différents genres de la fiction, l'histoire du livre, le multimédia sont tour à tour explorés. Cette compétence est fondée sur une pratique intensive de lecture et d'échanges autour des lectures. Aujourd'hui, elle regroupe un ensemble de documents, de services et de compétences qui s'enrichissent mutuellement.

LE CENTRE DE RESSOURCES

À l'origine, il s'agissait de constituer un fonds spécifique pour alimenter le travail du comité de lecture et servir de support aux actions de formation. La publication des comptes rendus de lecture a incité les éditeurs à l'alimenter en services de presse. Des dons importants, tel celui de la critique Nata Caputo, contribuent à donner une profondeur rétrospective aux collections.

Aux livres pour enfants s'ajoutent un fonds d'ouvrages de référence, d'abord support de travail des formateurs et bibliothécaires, puis développé pour un public de médiateurs, et un fonds unique de recueils de contes. À partir du début des années quatre-vingt, les exemplaires de livres pour enfants en provenance du dépôt légal, achèvent de donner à la collection un nouveau profil : à la collection d'opportunité succède une collection à vocation exhaustive, qui permet des comparaisons entre les différents segments de l'édition. Le centre assure ainsi la conservation et donc la mise à disposition d'un patrimoine qui disparaît progressivement de la plupart des lieux de lecture publique, qu'il soit passé de mode ou qu'il ait succombé à une utilisation trop intensive. C'est dans ce souci que la Joie par les livres a soutenu

Les collections du département Littérature et art

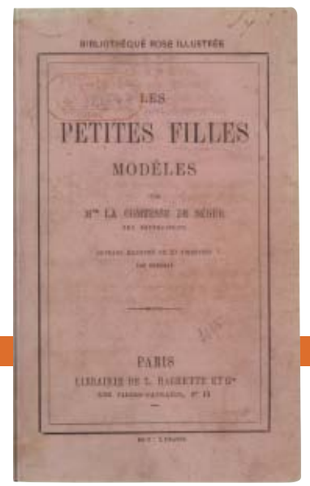
Parce qu'il conserve les œuvres de fiction sous les cotes Y2 et Z (fonds clos en 1996), le département Littérature et art concentre la part la plus importante des collections pour la jeunesse de la BnF. En 1997, une cotation spécifique dédiée aux livres pour enfants est créée au sein de ce département pour les collections en magasin. Contes, historiettes, albums, romans, périodiques (*Saint-Nicolas*, *La Semaine des enfants*, etc.) témoignent de la richesse du livre adapté aux différents âges de l'enfant. *La Bibliothèque de Mademoiselle Lili* (Hetzel, Froelich) voisine sur les rayons avec *L'Album d'Adèle* (Claude Ponti), les auteurs du XIXe siècle tels la comtesse de Ségur, Zénaïde Fleuriot, Jules Verne, Paul d'Ivoi figurent aux côtés de Paul Berna, Pierre Gripari, Évelyne Brisou-Pellen et Marie Desplechin et autres auteurs des XXe et XXIe siècles ; les éditions originales des Bibliothèques Rose et verte, Rouge et or sont suivies de leurs rééditions successives. Les classiques, tel *L'Île au trésor* traduit en français par André Laurie pour la Bibliothèque d'éducation et de récréation d'Hetzel en 1885, côtoient des succès de librairie aujourd'hui oubliés. Les nombreuses traductions témoignent de l'universalité de certaines œuvres tandis que les multiples adaptations (*Robinson Crusoé*, *Gulliver*), pouvant aller jusqu'à une réécriture complète du texte d'origine, montrent les passerelles entre littérature pour adulte et littérature pour enfant.

La série Y et ses subdivisions renferment les recueils de poésie, fables et pièces de théâtre dont les *Trente Chantefables pour les enfants sages* de Robert Desnos, publiées avec les illustrations d'Olga Kowalevsky chez Gründ en 1944.

Mentionnons aussi une très belle collection d'abécédaires français et étrangers, plus particulièrement une série d'abécédaires illustrés du XIXe siècle sous la cote X-19675 et étudiés par Ségolène Le Men en 1984[1], sans oublier les livres pour s'amuser et se divertir (albums-jeux du Père Castor, livres animés, etc.). Le département Littérature et art conserve par ailleurs sous la cote Q10 les catalogues d'éditeurs et de libraires collectés depuis le XVIe siècle, toutes disciplines confondues. On peut donc trouver dans ce fonds très riche, par exemple, les catalogues d'étrennes de l'éditeur Pierre-Jules Hetzel, les catalogues de distribution de prix de Hachette ou encore, pour la période actuelle, les catalogues de la maison d'édition Les doigts qui rêvent, dont les albums, les jeux et les livres tactiles sont destinés à un public d'enfants aveugles ou mal-voyants. Notons enfin que parmi les bibliothèques d'écrivains reçues en don ou en dépôt, celle de Maurice et Philippe Barrès (Z-Barrès) comprend des livres d'étrennes offerts à Philippe et celle d'André Maurois (Z-Maurois) renferme un exemplaire en cartonnage d'éditeur avec *ex-libris* de l'auteur du célèbre *Patapoufs et Filifers*, illustré par Vercors (P. Hartmann, 1930).

Jack Roberts, *La Croisière blanche, ou l'Expédition Moko-Moka-Mokola*. Paris, A. Tolmer, 1929. BnF/Dép. Littérature et art.

Comtesse Sophie de Ségur, *Les Petites Filles modèles*. Bibliothèque Rose illustrée. L. Hachette, 1863. BnF/Dép. Littérature et art.

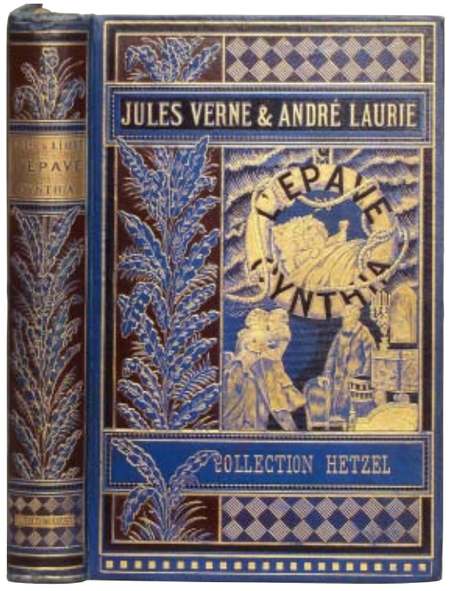


Au-delà du département Littérature et art

Livre pour enfants et pédagogie étant étroitement liés, le lecteur consultera avec grand profit la cote R conservée au département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, riche en traités d'éducation et manuels scolaires. Les séries de l'Histoire de France renferment, quant à elles, les ouvrages d'histoire destinés à la jeunesse, notamment les grands albums historiques des années 1896-1921 illustrés par Job, Maurice Leloir, Vogel, Robida. Enfin, la presse illustrée pour la jeunesse (journaux illustrés, histoires en images, bandes dessinées) comme *La Semaine de Suzette*, *L'Épatant*, le *Petit Illustré pour la jeunesse et la famille*, *Cœurs vaillants* et bien d'autres titres encore, conservée au département Droit, économie et politique, complète les collections de périodiques du département Littérature et art.

Les collections de la Réserve des Livres rares

Du fait de son caractère encyclopédique, la Réserve des Livres rares conserve naturellement un nombre important de livres pour enfants. Aux éditions originales de classiques de la littérature enfantine (*L'Ami des enfants* de Berquin relié aux armes de Marie-Antoinette, les *Aventures d'Alice au pays des merveilles* traduites pour la première fois en français par Henri Bué dans un exemplaire en cartonnage d'éditeur enrichi d'un billet autographe de Lewis Carroll, ou bien encore *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry publié à New York en 1943 à 260 exemplaires signés par l'auteur) s'ajoutent des classiques de l'illustration pour enfants (gravures sur bois d'après Gustave Doré, aquarelles en quadrichromie d'Arthur Rackham, dessins de Job, etc.). Certaines éditions plus méconnues méritent d'être découvertes, tel *Mother Goose of '93*, recueil de *Nursery Rhymes* illustré photographiquement par Mrs N. Gray Bartlett et publié à Boston en 1893. Livres rares par le petit nombre d'exemplaires qui nous sont parvenus (édition originale des *Histoires ou contes du temps passé* de Charles Perrault connue à huit exemplaires), par la remarquable fraîcheur de leur état d'origine (premiers albums de *Zig et Puce)*, rares encore par leur condition recherchée des bibliophiles (cartonnages romantiques en papier glacé et gaufré ou en percaline dorée et mosaïquée, cartonnages des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne ou des ouvrages de vulgarisation scientifique publiés par Vuibert et Nony). Le livre d'artiste à faible tirage est particulièrement bien représenté, notamment pour l'entre-deux-guerres, tant dans le domaine français – citons le surprenant *Kô et Kô*, histoire de deux esquimaux illustrée par Vieira da Silva de douze gouaches et de deux planches de figures à découper et plier pour suivre l'histoire « une fois le livre debout comme un décor » – qu'en matière d'avant-gardes artistiques belges, néerlandaises et allemandes (livres illustrés par Edgar Tytgat, Floris Jespers, Bart van der Leck, Kurt Schwitters). Cet ensemble est enrichi par le dépôt légal contemporain (livres de May Angeli et de Bernadette



Jules Verne et André Laurie, *L'Épave du* Cynthia Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. BnF, Réserve des Livres rares,

La Joie par les livres

activement la mise en place de plans de conservation partagée du livre de jeunesse en régions.

En 2007, le centre propose donc une collection visant à l'exhaustivité pour l'édition de livres pour enfants depuis 1945 et à la représentativité pour la période antérieure (l'ouvrage le plus ancien date de 1744) ; une large représentation de la production francophone, notamment en provenance d'Afrique subsaharienne et du monde arabe ; un fonds en langues étrangères ; un fonds spécialisé de contes ; un fonds de livres anciens, rares ou précieux ; une collection d'ouvrages et de périodiques de référence français et étrangers sur le livre pour enfants, les bibliothèques pour enfants ainsi que les pratiques de lecture des enfants ; des documents électroniques et audiovisuels, soit environ 250 000 documents.

Le centre accueille le public sur place et répond à des demandes de renseignements, de produits documentaires ou d'expertise.

Il propose aussi une offre importante à distance, par le biais de son portail Internet qui contribue aujourd'hui à étendre son rayonnement, notamment international. On peut y accéder à des services personnalisés, dont des abonnements de type diffusion sélective de l'information. On y trouve toute l'actualité du livre pour enfants, le catalogue de l'ensemble des collections, 16 000 critiques de livres, l'indexation des articles d'une centaine de revues spécialisées, des bases de données sur l'actualité, la formation, les organismes, des dossiers documentaires et les publications numérisées de la Joie par les livres.

Les publications

Les comptes rendus de lecture du comité ont constitué dès 1965 le contenu originel du *Bulletin d'analyse du livre pour enfants*. Des bibliographies et des articles ont enrichi la formule en s'ajoutant aux analyses. En 1976, le bulletin devient *la Revue des livres pour enfants,* qui comprend aujourd'hui une partie « nouveautés », avec des analyses critiques de livres et de cédéroms destinés aux enfants et adolescents, un dossier d'articles thématiques et une partie « actualités », dont des notes de lectures sur les ouvrages de référence pour adultes. Depuis 1989, paraît annuellement la revue *Takam Tikou,* centrée sur la production francophone de livres pour enfants africains, du monde arabe et des pays du Sud. La *Revue des livres pour enfants* et *Takam Tikou* ont été numérisés et sont accessibles en ligne en texte intégral. S'y ajoutent des guides bibliographiques et critiques et des monographies.

L'action internationale

Le souci de l'international est présent à l'origine : dès 1964, les bibliothécaires participaient aux travaux de l'Ifla et de l'Ibby (International Board on Books for Young People). Depuis 1998, La Joie par les livres est sa section française, et à ce titre conduit des actions de découverte des littératures étrangères et de promotion du livre français à l'étranger. Le secteur interculturel a été créé en 1986 pour structurer un travail de coopération en direction des pays d'Afrique subsaharienne francophone puis du monde arabe et maintenant des Caraïbes. Il a une activité de conseil, de documentation et de formation. Il propose des expositions itinérantes et anime un réseau de bibliothèques enfantines dans ses pays partenaires. En retour, il mène un travail de valorisation de l'édition pour la jeunesse et des pratiques des bibliothèques du Sud en direction des bibliothécaires en France.

La formation

S'appuyant sur les ressources documentaires et les compétences de ses personnels et de ses partenaires, la Joie par les livres intervient dans la formation initiale à Paris-X ou à l'Enssib, et propose un important programme de formation continue aux bibliothécaires, enseignants, conteurs et autres professionnels du livre ou de l'enfance : stages, journées d'études et colloques confrontant les réflexions de témoins, d'universitaires, de spécialistes ou de professionnels. S'y ajoutent des cycles de conférences, rencontres ou journées d'études et des expositions.

Les publics

Ce sont bien sûr les bibliothécaires pour la jeunesse, mais aussi des étudiants, des chercheurs, des enseignants, des travailleurs sociaux, des écrivains, des éditeurs, des illustrateurs, des conteurs, des journalistes, soit tous les professionnels qui s'intéressent à un titre ou un autre au monde culturel de l'enfance, mais aussi des amateurs et des curieux.

La Joie par les livres et la BnF : une longue histoire

Le projet de rattachement à la BnF n'est pas nouveau : il en a été question dès le début des années

Genoud-Prachet). La Réserve des Livres rares conserve également des documents préparatoires à des éditions tels que les dessins originaux de Bonnard pour illustrer les *Histoires du petit Renaud* de Léopold Chauveau édités par Gallimard en 1927 ou la maquette de *France, son histoire*, aquarellée et mise en page par Job. Ce sont là quelques-uns des traits qui signalent cette collection dispersée, il est vrai, dans la cotation, mais enrichie par des acquisitions régulières et des dons, tel celui très généreux des enfants de Jean de Brunhoff grâce auquel est récemment entré à la Réserve des Livres rares un exceptionnel ensemble de documents originaux relatifs à trois albums de Babar.

Georges Montorgueil et Job, *France, son histoire*. Maquette de mise en pages préparatoire à l'édition originale chez Charavay, Mantoux, Martin, 1896. BnF/Réserve des Livres rares.

Les collections du département des Estampes et de la photographie

La richesse et la diversité des rapports entre texte et image dans le livre pour enfants induisent nécessairement une forte présence de ce dernier au sein des collections du département des Estampes et de la photographie : recueils d'images pour la jeunesse, recueils de chansons illustrés par Louis-Maurice Boutet de Monvel, série des *Gédéon* de Benjamin Rabier, albums du Père Castor, « tableaux vivants » encore appelés « albums mécaniques » édités par Legrand dans les années 1880, albums *Hop-là !* publiés par Hachette, albums à colorier dont *Les Premiers Paysages* de Maurice Denis (Henri Laurens éditeur), livres-objets tel *Le Petit Elfe Ferme-l'Œil* associant un conte d'Andersen, un ballet de Florent Schmitt, des compositions d'André Hellé et l'inventivité de l'éditeur Tolmer, livres de peintre dont *Il était une petite pie* de Lise Hirtz et Joan Miró (éditions Jeanne Bucher, 1928), livres illustrés par les photographies de Pierda (*Alphabet*, 1933 ; *Ne bougeons plus*, 1934), Doisneau (*1,2,3,4,5 : compter en s'amusant*, 1955) ou Ylla (*Le Petit Lion*, texte de Jacques Prévert, 1947). Citons encore pour le plaisir l'édition en russe de *Baba-Yaga* illustrée par Nathalie

Robert Louis Stevenson, *L'île au trésor*. Paris, J. Hetzel et cie, 1885. BnF/Dép. Littérature et art.

Parain, publiée en 1932 par Ymca Press. Ces ouvrages sont principalement cotés dans la série K « Pédagogie, livre, jeux et sport », subdivisée en trois séries thématiques : la cote Ka (éducation générale, instruction, albums, imagerie enfantine, bandes dessinées jusqu'en 1950) ; la cote Kb (lecture, écriture, imprimerie, alphabets), la cote Kc (peintures et dessins dont albums à colorier). La cote Tf (caricatures) renferme curieusement quelques albums dont le spectaculaire *Auguste a mauvais caractère* d'André Devambez (1913). La cote Ka mat, dans sa rubrique « imagerie pour enfant », contient entre, autres, des *Contes de la Phosphatine Falières* (1905-1906) sous forme d'affiches et des impressions en une feuille non pliée des albums du Père Castor avec indication du tirage. Enfin, mentionnons la cote SNR (suppléments non reliés) dans laquelle les recherches par artistes peuvent conduire à d'heureuses découvertes.

Plus ponctuellement, d'autres départements de la BnF conservent des documents en lien avec le livre pour enfants parfois d'une exceptionnelle richesse : archives de l'éditeur Hetzel et dactylographie originale du *Petit Prince* conservées au département des Manuscrits, ou bien encore manuscrit autographe par André Hellé de *La Boîte à joujoux* conservé à la bibliothèque-musée de l'Opéra.

Corinne Gibello et Carine Picaud

(1) Un travail similaire portant sur les abécédaires français du XXe siècle est actuellement mené par Marie-Pierre Litaudon, chercheur-associé de la BnF.

DOSSIER DU PROCHAIN NUMÉRO : LA MÉDIATION DES COLLECTIONS

Le rattachement à la BnF de l'association La Joie par les livres est une belle occasion de faire le point sur la politique de médiation engagée à l'égard des plus jeunes et sur la volonté de la Bibliothèque de développer encore son offre éducative. La BnF a expérimenté depuis plusieurs années, sur place et en ligne, de nombreuses actions en direction des publics enfants et fait aujourd'hui le pari que les nouvelles formes de médiation inventées là peuvent être utiles à tous les publics. Le prochain numéro de *Chroniques* fera retour sur ces expériences, et présentera les projets des mois à venir. Seront présentés notamment les dossiers pédagogiques en ligne, les animations proposées jusqu'au printemps pour les enfants autour de l'exposition *Héros, d'Achille à Zidane*. Deux nouveaux dispositifs pour la rentrée 2008 seront décrits : la malle pédagogique sur l'histoire du livre et de l'écrit et la création d'un site Internet entièrement destiné aux enfants.

La Joie par les livres

quatre-vingt-dix, quand La Joie par les livres s'est trouvée en recherche d'un nouveau statut. Si le projet n'a pas abouti à l'époque, les contacts entre les deux établissements ont perduré : en 2001, l'exposition *Il était une fois… les contes de fées* a été organisée en collaboration avec La Joie par les livres.

Des stages conjoints ont lieu, par exemple sur l'histoire du livre pour enfants à travers les collections de La Joie par les livres, de l'Heure joyeuse et de la BnF. Des colloques ont été coorganisés par les deux établissements : « Regards sur le livre et la lecture des jeunes » : « La Joie par les livres a quarante ans ! » en 2005, « L'univers de Roald Dahl » en 2006, « La traduction en littérature pour la jeunesse » en 2007…

Une étude comparative des fonds de périodiques jeunesse de la BnF, de la bibliothèque de l'Heure joyeuse et de La Joie par les livres a été menée en 2006.

À l'occasion du travail qu'elle a mené autour de la conservation partagée du livre de jeunesse, La Joie par les livres est devenue en 2003 pôle associé de la BnF. Celle-ci a, dans ce cadre, apporté son aide financière à la rétroconversion de son catalogue. Une exposition conjointe sur le livre pour enfants est actuellement en préparation.

Née dans une période de mutation des bibliothèques en France, sa culture pragmatique, exigeante et réactive constituera un apport précieux dans un contexte à nouveau marqué par des changements dont nous ne mesurons pas encore complètement les répercussions. Souhaitons-lui la bienvenue.

Caroline Rives

Pour en savoir plus,
le site internet accessible à l'adresse suivante : http://www.lajoieparleslivres.com/, ou une visite à La Joie par les livres, 25, boulevard de Strasbourg, 75010 Paris, Tél. 01 55 33 44 44, du lundi au vendredi de 10 heures à 19 heures.

Collections pour la jeunesse du département de l'Audiovisuel

Une importante collection de documents destinés à la jeunesse (entrés par dépôt légal ou d'autres sources d'enrichissement) se trouve au département de l'Audiovisuel. Elle comporte aussi bien des enregistrements sonores que des vidéos ou des documents électroniques et multimédia. Dès l'origine, une édition pour la jeunesse accompagne l'histoire du phonogramme. En 1893, Jumeau et Lioret produisent des poupées parlantes dont le ventre dissimule un astucieux appareil lecteur de cylindres. Mais c'est dans les années 1920, et plus encore 1930, que se développe véritablement une édition de disques pour la jeunesse, avec l'adaptation de grands classiques de la littérature, des contes de fées mais aussi la diffusion d'un répertoire original de chansons, telle la série des *Chansons de Bob et Bobette*, interprétées par de futures vedettes du chant (Hugues Cuénod par exemple). Avec, notamment Le Petit Ménestrel, l'ère du microsillon, en 1950-1960, marque l'âge d'or de l'édition sonore pour la jeunesse. La cassette audio puis le compact et, maintenant, Internet sont à leur tour devenus les vecteurs de diffusion d'un secteur éditorial en expansion continue. La collection de vidéogrammes pour la jeunesse (de la cassette vidéo au DVD) est constituée en majorité de films d'animation et de documentaires animaliers. Elle comprend des références historiques de l'animation comme les films de Winsor McCay. Ces dernières années, l'adaptation de mangas sous forme de séries (comme *GTO* de Tohru Fujisawa) a pris une place importante sur le marché de la vidéo. Issus de la télévision (plus de 50 épisodes de *Bonne Nuit les petits*) et des salles de cinéma, beaucoup de grands classiques mondiaux de la littérature de jeunesse sont également représentés dans le fonds.

Ci-dessus : Winsor McCay, *Little Nemo* dans *Winsor McCay the master edition*, Milestone / Image Entertainment, 2004.

Ci-contre : Edgar P. Jacobs, *Le Piège diabolique*. Les aventures interactives de Blake & Mortimer. Index +. BnF/Dép. audiovisuel

La production pour la jeunesse, documentaire, de fiction ou ludo-éducative, occupe une place prépondérante dans les collections multimédia. Dans les années 1960-1970, l'édition multimédia s'est développée avec des produits associant imprimé, films fixes ou diapositives à des fins essentiellement pédagogiques (Diapofim, CNDP). Les années 1980 ont vu l'apparition de l'association avec des documents sonores (cassettes audio, CD audio) pour des contenus traditionnels : livres-imagiers, recueils de contes lus par de grands comédiens, contes traditionnels, bilingues, contes musicaux, etc. (*Vif Argent* avec la collection Cassetine, premier éditeur de livres-cassettes). La décennie suivante connaît le succès du support informatique en complément ou à la place des médias antérieurs. Les illustrateurs restent souvent ceux du livre imprimé (Danièle Bour, Anne-Marie Chapouton, etc.), et les contenus évoluent vers le jeu vidéo ou interactif. On peut ainsi suivre, au travers de ces collections *non-livres* plus que centenaires, les métamorphoses d'une œuvre littéraire (*l'Île mystérieuse* de Jules Verne) ou d'un personnage (Babar, le Petit Prince).

Colette Colin

Une merveilleuse trinité

Les trois chapitres de *Trinity* du célèbre photographe Carl De Keyzer sont montrés pour la première fois à Paris dans la Galerie de photographie du site Richelieu.

Que cache ce titre, *Trinity*, à la fois évident et énigmatique?
Trinity est le fruit de reportages réalisés pendant ces quinze dernières années, période où le photographe Carl De Keyzer s'est rendu sur les théâtres de conflits ou d'événements importants. Cette expérience l'a incité à concevoir un projet synthétique, construit autour de l'histoire, de la politique et de la guerre. Il s'attache moins au compte rendu direct d'événements ponctuels qu'au désir de proposer une réflexion sur l'élaboration de l'histoire et sur la valeur testimoniale de la photographie en un temps de crise existentielle du photojournalisme.
Le principe intellectuel repose sur l'évocation d'un fait peu évoqué. En juillet 1945, les États-Unis expérimentèrent, dans une bourgade du nom de Trinity, la première bombe atomique. Cet événement originel a déterminé toute l'orientation politique de la seconde moitié du XXe siècle, et pèse encore sur les équilibres stratégiques mondiaux. L'humanité venait d'entrer dans une phase incontrôlable de son destin, celle de la violence extrême, de la destruction de toute vie.
Un événement peut rarement être saisi immédiatement dans toute son ampleur. Un hiatus permet le recul nécessaire pour comprendre sa portée et élaborer une narration qui le prenne en compte ou, après coup, le néglige.

Une structure en triptyque

Le titre de ce projet évoque, donc, une structure en triptyque où se répondent la politique, l'histoire et la guerre. Leurs linéaments se dévoilent dans le tressage visuel des reportages réalisés au sein des parlements de quelques grandes puissances, puis au cœur d'événements revendiqués comme tels par leurs protagonistes, enfin dans des pays frappés par la guerre, non pour entrer dans le feu de l'action, mais pour en rendre visibles les traces parfois imperceptibles.
Carl De Keyzer s'appuie sur une riche tradition iconographique. La peinture figurative, le dessin, la gravure demeurèrent longtemps une source de témoignage et un outil de reportage. Le format, la couleur, la représentation en gloire, les cadrages imposants, la mise en scène, tous éléments relevant le plus souvent d'un souci de propagande et de spectacle, créèrent une vision éblouissante, incontestable, destinée au présent et à la postérité. Il en revendique l'influence, non pour ressusciter un genre caduc, mais pour en montrer l'asymétrie fondamentale. Porteuse d'information et de message moral, la peinture d'histoire fut le « Grand genre » de l'Académie. Définie en ses plus infimes détails par Alberti, en termes de contenu plutôt que de valeur artistique, elle sombra à la fois sous le poids des conventions et des stéréotypes, et sous la pression de modes de représentation plus réalistes, engendrés par l'invention de la photographie.
Carl De Keyzer se propose le défi de renouer avec ce style de vocabulaire plastique aujourd'hui délaissé, d'en offrir une étude, une critique – au sens philosophique – photographique. Il construit sa pratique sur les problèmes esthétiques liés à l'utilisation systématique de tirages en grands formats et de panoramiques en couleur. « En revenant vers le concept d'une grande image représentant une situation, je tente de réintroduire le paramètre du temps dans sa relation à l'image du réel. Le regardeur, dans un musée, est induit, en vertu de la grande dimension des images, à les regarder à la manière d'une peinture. Debout, immobile, assis, voire parfois agenouillé en face d'une image, l'attitude ainsi encouragée renoue avec celle des temps de médiations moins pléthoriques », nous dit Carl De Keyzer. De nos jours, les médias de presse, et plus encore la télévision, se sont substitués à l'imagerie dévolue au récit des événements jugés marquants par ceux qui en étaient spectateurs ou protagonistes. Ils offrent une vision parcellaire, unilatérale ou distordue de la réalité. Le front médiatique est prégnant, les outils de l'information se sont différenciés – notamment grâce à l'Internet – et le contexte s'est globalisé. Les bribes de ce récit partiel et éclaté peinent à s'agencer en une intrigue intelligible, qui demeure sans cesse en souffrance d'élaboration.
Le concept mis en œuvre offre une exploration, une vision dans le temps réel de l'actualité, des mécanismes et des interactions du pouvoir et de l'histoire, une opportunité d'arrêt sur l'image, une occasion d'interroger la représentation iconographique. Carl De Keyzer nous pose, grâce à sa conception de la photographie, les mêmes questions que partagent les historiens. La représentation photographique peut-elle construire l'Histoire immédiate? Une image peut-elle constituer un document et quelles en sont les modalités véridictoires? Dans quel agencement trouve-t-elle alors une signification? Quel type de récit est encore possible après la fin d'une narration à la manière de Michelet?
Nous percevons que les grands événements ne le deviennent que par un choix délibéré et arbitraire au sein d'un flux temporel, que nous ignorons les visages des véritables décideurs et les raisons profondes de leurs décisions. Nous découvrons que les guerres ne sont guère représentables que par leurs effets et leurs vestiges. Le temps se réduirait-il à une surface indifférenciée où l'histoire se déploierait comme narration fluctuante, toujours substituable et jamais légitime absolument? Mais la vision de Carl De Keyzer ne tombe pas dans le relativisme absolu du doute systématique ou de l'impossibilité d'acceptation du témoignage visuel. Son originalité réside dans un décalage systématique entre l'importance attribuée à l'événement par ceux qui en sont les agents ou les figurants, et la représentation qui peut en résulter. Il désamorce, en la rendant évidente, la dimension spectaculaire qui, tel un nuage de fumée, dissimule la réalité des stratégies politiques ou économiques sous jacentes. Sous l'objectif du photographe, par son choix totalement arbitraire de représentation, par son passage dans le domaine esthétique, l'événement devient une forme inédite de Ready Made.
Les prétendus événements des *Tableaux d'histoire* auxquels s'attache le photographe participent manifestement d'une dynamique de communication intensive, imitée des procédés de la publicité. La volonté spectaculaire qui préside à leur organisation se trouve d'autant plus déclarée et désamorcée que le photographe se place dans le même espace que les spectateurs anonymes. Il donne à voir la galaxie de pseudo-événements qui se produisent en dehors, derrière ou à côté de l'instant attendu. Nébuleuse de gestes sans signification particulière, tranchés par le scalpel du coup de flash, par des cadrages surprenants, magnifiés par la composition, l'équilibre des valeurs, la majesté du format, ces coupures arbitraires acquièrent une importance égale à celle du moment historique dont elles sont la marge.
Carl De Keyzer construit son œuvre en opposition au flux continuel d'images

Ci-dessus : ancien palais du premier roi. Kaboul. Afghanistan, 2003.

Ducor Palace. Premier hôtel cinq-étoiles de Monrovia. Fermé en 1990 après le début de la guerre, actuellement transformé en centre d'hébergement. Liberia, 2004.

© Carl De Keyzer/Magnum Photos

TRINITY, PHOTOGRAPHIES 1991-2007

29 janvier-13 avril 2008

Site Richelieu / Galerie de photographie

Commissariat : Anne Biroleau, conservateur en chef, chargée de la photographie contemporaine au département des Estampes et de la photographie, BnF.

Avec le soutien de Champagne Louis Roederer.
En collaboration avec Magnum Photos.

Ci-dessus : *Fleet Week*. San Francisco. États-Unis, 2000.

Portrait de Carl De Keyzer par Stephan Vanfleteren.

CARL DE KEYZER

Carl De Keyzer, photographe belge né en 1958, est membre de l'agence Magnum depuis 1994. Il est l'auteur de célèbres reportages thématiques, entre autres, *God Inc.* (1992) sur les milieux religieux aux États-Unis, *Homo Sovieticus* (1989) ou *Zona, Siberian prison camps* (2003) sur la vie dans les pays de l'ex-URSS. Les prix les plus prestigieux ont couronné ses photographies et ses livres, ses œuvres ont été exposées fréquemment en Europe et dans le monde.

d'importance égale et de qualité inégale déversées quotidiennement, propose une *épochè*, un suspens du jugement, un contre-regard nourri d'une ironie mordante. Le regard porté sur les « misères de la guerre » est, lui, empathique mais lessivé de tout voyeurisme. Les *Tableaux de guerre* esquissent un panorama géopolitique éloquent. L'ironie s'efface ici derrière le simple constat. Nous y remarquons que si la guerre ne se déroule plus sur les territoires des puissances dominantes, une guerre perpétuelle ne s'en active pas moins aux marches des empires, d'autant plus cruelle qu'elle atteint des populations démunies, peu armées pour se défendre. Le photographe nous mène ainsi en Angola, Burundi, Côte-d'Ivoire, Indonésie, Afghanistan… Cependant, les différents tableaux de guerre présentés ne donnent nullement à penser que tous les conflits sont équivalents ; une guerre civile n'est pas superposable à une guerre nationale.

Une forme de paradoxe

« Véritable caméléon, la guerre change de nature avec chaque cas particulier et, si l'on prend en compte tous les modes d'être qui sont les siens, si l'on considère ses caractéristiques fondamentales, elle est faite d'une merveilleuse trinité. On y retrouve la violence originelle de son élément faite de haine et d'hostilité, qui opèrent comme un instinct naturel aveugle ; le jeu des probabilités et du hasard, qui en font un libre jeu de l'esprit ; et sa nature subordonnée d'instrument politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur[1]. »

L'analyse de Clausewitz n'est contestable que si l'on considère, comme le fait René Girard, que la guerre échappe au politique et répond à une logique propre. Quelles que soient les causes, elles n'engendrent pas moins toujours les mêmes effets. Par leur format imposant ces photographies aboutissent à une forme de paradoxe. Elles forcent à une lecture attentive non à une vision globale et instantanée. Se révèlent alors des signes que nous reconnaissons pour avoir une connaissance préalable des effets de la guerre, une éducation à l'iconographie du conflit armé, que nous avons construit en idéaltype. Ce battement dialectique entre notre propre savoir et la vision du photographe crée l'espace nécessaire à une véritable pesée des conditions de la représentation de la guerre.

Que se passe-t-il au cœur des empires ? Trois séries de *Tableaux politiques* illustrent les sessions parlementaires des grandes puissances et brossent trois portraits contrastés de la vie politique au XXIe siècle : États-Unis d'Amérique, Chine, Europe.

Ces images tiennent un discours évident sur le rôle et les méthodes de la représentation politique dans les démocraties. Les travaux du Sénat américain n'ont manifestement posé aucun problème d'accès. Les débats sont montrés en plans rapprochés, le photographe se meut parmi les orateurs et les auditeurs, dans un décor où l'on perçoit l'omniprésence des caméras de surveillance ou de télévision. Les photographies sont proches du tableau politique traditionnel, dont la grammaire esthétique se révèle clairement en filigrane.

La série consacrée aux deux parlements européens, Bruxelles et Strasbourg, nous dévoile des lieux d'une modernité exemplaire, où des personnages anonymes, parfois légèrement « décalés » se déplacent sans intention évidente.

La série consacrée au Parlement chinois montre les sessions auxquelles participent trois mille députés, munis d'un discours imprimé, lu et diffusé dans et hors de la salle sur de multiples écrans géants. Un obsédant personnage se tient au garde à vous dans la plupart des images. Se révèlent alors à l'évidence des conceptions différentes de la politique, mais surtout grâce à la présence des caméras, des écrans, un souci général de la communication et du spectacle. Trinity nous invite à construire notre propre conception de l'histoire, et à envisager la profondeur de cette remarque de Paul Veyne :

« […] Les événements historiques ne sont pas comprimables en généralités ; ils ne se ramènent que très partiellement à des types et leur succession n'est pas davantage orientée vers quelque fin ou dirigée par des lois de nous connues ; tout est différence et il faut tout dire. […] L'histoire est une science idiographique, non de notre fait et pour le goût que nous aurions pour le détail des événements humains, mais du fait de ces événements eux-mêmes, qui persistent à garder leur individualité[2] ». La photographie, dont la vertu consiste à découper le réel dans son instant, ne contredit pas la remarque de l'historien.

Anne Biroleau

(1) Clausewitz (Carl von). *De la guerre,* trad. de l'allemand par Laurent Murawiec, Paris, Perrin, 2006. Livre I, § 28.
(2) Veyne (Paul). *Comment on écrit l'histoire,* Paris, Seuil, 1971.

L'imaginaire de Richard Davies

Dessinateur et graveur né au Pays de Galles, trop tôt disparu en 1991, à l'âge de 46 ans, Richard Davies laisse un œuvre gravé de près de cent soixante-dix estampes et monotypes d'un extrême intérêt. Une exposition dans la Crypte de la BnF (site Richelieu) est consacrée à cet artiste, dont l'imaginaire très personnel se nourrissait d'une inspiration parfois douloureuse et d'une solide culture (Rembrandt, Goya, Klee, Virgile, Montaigne, Céline, Kafka, Lewis Carroll, Virginia Woolf aussi bien que Dylan Thomas ou Stravinsky figuraient dans son Panthéon personnel).

Comme à l'abri, 1986. Eau-forte, aquatinte et pointe sèche. BnF/Dép. Estampes et photographie

© ADAGP, 2008

Richard Davies, aîné d'une famille de sept enfants, est né à Cardiff au Pays de Galles en 1945. Sa mère, originaire du cap de Bonne-Espérance était une personnalité singulière, d'abord convertie au communisme puis au catholicisme, qui berçait son fils de poèmes victoriens. Le poids de cette figure emblématique conduira Richard Davies à rêver, sa vie durant, de l'Afrique du Sud, comme d'un pays édénique.

À l'âge de quinze ans, il quitte sa famille et la Grande-Bretagne pour voyager, pendant des années, gagnant sa vie dans l'hôtellerie, aux Bermudes, à Rio-de-Janeiro, Barcelone ou Genève, avant de se fixer à Paris, à l'automne 1968. Il y suit des cours du soir de dessin à Montparnasse, puis s'inscrit à l'École des beaux-arts et s'initie à la gravure à l'académie Goetz. Richard Davies commence à graver en 1970-1971, sur zinc ou sur aluminium, imprimant ses premières eaux-fortes en couleurs chez Tristan Bastit, à l'atelier Sauve-qui-peut.

En 1976, il découvre le Midi et se lie d'amitié avec Patrick Devreux et Evelyn Gerbaud, imprimeurs à Saint-Christol-de-Rodières, dans le Gard. Dans leur atelier, il créera, en 1988, six lithographies uniques dans son œuvre gravé. Équipé d'une presse, Davies partage un atelier de gravure, rue d'Arcueil, à Paris.

Un voyage en Italie, et il se passionne pour les Étrusques, la mythologie romaine et Virgile, qu'il lit dans le texte. « Je conçois les gravures comme des poèmes en

LES PRÊTS DE LA BNF : EXPOSITIONS HORS LES MURS

Dans sa démarche d'ouverture à un plus large public, la BnF poursuit sa politique de prêts à des expositions extérieures. Cette action se renforce parfois par des partenariats, noués en France et à l'étranger, donnant lieu à d'importantes manifestations.

Rome et les barbares

Au commencement de notre ère, Rome domine l'ensemble des rives de la Méditerranée et poursuit ses conquêtes en direction du nord de l'Europe. Mais dès la fin du IIe siècle, le rythme jusqu'alors régulier des conquêtes romaines est soudainement ralenti par de redoutables adversaires venus de Scandinavie, d'Europe centrale et des steppes asiatiques : les Barbares. Cette exposition retrace la « rencontre » entre les peuples barbares et les Romains, du seuil de notre ère à la fin du premier millénaire, et montre comment ces siècles d'affrontements, d'échanges et de coexistence ont forgé une part importante de l'identité politique, culturelle et linguistique de l'Europe, et ont contribué à la naissance d'une civilisation occidentale renouvelée. Elle rassemble de nombreux trésors archéologiques, dont un grand nombre issus des collections du département des Manuscrits et du département des Monnaies et médailles, en particulier les principales pièces du trésor de Childéric, le calice et la patène de Gourdon, le bouclier de Scipion, le bouclier d'Hannibal et la copie du trône de Dagobert.

Du 24 janvier au 24 mai 2008
Palazzo Grassi - Venise

Le trône de Dagobert. BnF/Dép. Monnaies et médailles

m'inspirant des contes, des légendes de l'antiquité gréco-romaine qui est une période que j'aime beaucoup », dit-il alors.
En 1979, il enseigne la gravure au centre culturel de Levallois. À partir de 1980, il ne grave plus que sur cuivre. L'imprimeur en taille-douce, René Tazé, tirera désormais toutes ses estampes. Forgée par cet imprimeur et ami, la maîtrise hors pair des procédés de gravure en taille-douce, en noir et blanc, de Richard Davies, est mise au service d'une inspiration et d'un imaginaire extrêmement original. Alliant douceur et acidité, Richard Davies met en scène des personnages, « les petits destins qui courent les rues, des vies à la dérive parfois comme des barques perdues dans l'immensité de l'océan », dans des atmosphères en suspens. Il grave la vie ailleurs : « J'essaie, d'exprimer la solitude immense, terrible et merveilleuse, tragique et comique dans laquelle nous vivons nos vies rêvées, nos rêves de la vie, ou la beauté de la réalité que nous percevons par moments. En somme, ce que nous possédons vraiment, ce qui nous appartient, ce sont ces moments vécus, ces visions des endroits, des gens, des moments de notre existence ».

Le Soir les gens du quartier, 1981. Eau-forte et aquatinte. BnF/Dép. Estampes et photographie

© ADAGP, 2008

Paris, ses rues, ses bistrots, Paris, qu'il adore au quotidien, est sa première source d'inspiration, comme dans *Le Petit Comptoir* (1983) ou *Le Boulevard en automne II* (1985). Vient ensuite le Midi, Saint-Christol-de-Rodières, avec, par exemple, *Le Soir les gens du quartier* (1981), ou Avignon, avec *La Gare dans le Sud* (1982). Davies est également fasciné par le cirque. *La Vaillante Petite Écuyère* (1984), suspendue en l'air dans un décor de théâtre, est un témoignage emblématique de cette admiration, qui se tourne aussi vers le bal et le tango, ainsi dans *Sugar Tango* (1984).

Une ambiance saisissante

L'ambiance de l'œuvre de Davies est saisissante, baignée de silence, d'immobilité, d'attente. Le temps y semble figé, le geste arrêté, suspendu. Davies ne manque ni de lucidité ni de cynisme, il manie, tour à tour, le grotesque, l'humour ou l'ironie, mais la tendresse et la sensibilité demeurent. Ses personnages sont surpris en état de rêverie, le regard dans le vague. La cruauté feutrée de leur sourire aux dents trop étincelantes dans la pénombre fait frémir. Un sentiment de solitude transparaît : jamais les regards des personnages ne se rencontrent même lorsqu'ils sont en couple ou qu'ils dansent enlacés. Dans la rue, les piétons se croisent sans se voir. Une certaine théâtralité perce dans les scènes de face-à-face que les ombres portées rendent tragiques, ainsi dans *En plus je sais chanter la Marseillaise* (1978). À l'instar d'Edward Hopper, il affectionne les clairs-obscurs, manie les noirs et les blancs, l'ombre et la lumière, mêlant avec subtilité et virtuosité, la manière noire, l'eau-forte, l'aquatinte et la pointe sèche, grâce à son admirable maîtrise technique, qui rend l'atmosphère de ses estampes inoubliable. Frappé, en 1986, par les premières atteintes du virus HIV, Davies travaille plus intensément, des planches de plus en plus grandes. La dimension visionnaire, spirituelle, envahit ses ultimes gravures. « Avec *Tobie et l'Ange* (1989-1990), Davies atteint à la grandeur primitive telle qu'il l'admire chez Mantegna », écrit Marianne Grivel dans *Les Nouvelles de l'estampe* en juillet 1990. Les personnages, presque en pleine page, réduits à l'essentiel, deviennent des archétypes. *Tobie et l'ange*, *Je te bercerai*, *Le Fleuve* (1989), sont des visions presque bibliques. Jusqu'à sa dernière gravure de très grande taille, restée inachevée, *Charon* (1990-1991), il poursuit le thème du passage amorcé dans *La Traversée* (1983), inspirée d'un poème de Sylvia Plath, puis poursuivi dans *La Maison et le Fleuve* (1989).
Après un dernier voyage à Venise, Richard Davies meurt, le 7 juillet 1991, à l'âge de quarante-six ans.

Des œuvres diversement exposées

Les œuvres de Richard Davies ont rencontré le public. D'abord présentées dans des expositions collectives, au musée d'Art moderne de la Ville de Paris (les *Partis pris* de Marcelin Pleynet, 1979), au Salon du Trait (de 1980 à 1985), au Salon de Mai ou dans le cadre de la Jeune Gravure Contemporaine, elles font, ensuite, l'objet d'expositions personnelles, dont la première a lieu à Paris en 1982 à la galerie James Mayor. La galerie ABC à Bruxelles présente successivement deux expositions, en 1984 et en 1987. Une première exposition a lieu au Japon, en 1989, à la galerie Artgraph de Nagoya, suivie d'autres en 2000, 2003, 2006. Une autre est prévue en 2008.
En 1990, une grande rétrospective de dix ans de gravures, de monotypes et de dessins est organisée, à Paris, par Michèle Broutta dans sa galerie, dont il est un artiste permanent. L'année suivante, une autre grande exposition y présente pastels, dessins, monotypes et carnets de croquis. La première monographie consacrée au travail de Richard Davies est publiée à cette occasion. En 1993, le musée d'Art moderne de Troyes lui consacre à son tour une rétrospective. En 2000, le Musée de Gravelines expose l'œuvre gravé complet, avec publication du catalogue raisonné rédigé par Roland Plumart.

© ADAGP, 2008

Tobie et l'Ange, 1989-90. Eau-forte, aquatinte et pointe sèche. BnF/Dép. Estampes et photographie

C'est aujourd'hui à la BnF de rendre hommage à l'artiste. Le département des Estampes et de la photographie, que celui-ci a fréquenté dès 1978 et où il a déposé régulièrement ses nouvelles gravures, conserve soixante-quinze de ses estampes, un monotype et quelque soixante-dix-sept épreuves d'état. En 2003, François Dupouy a fait, à la BnF, le don exceptionnel d'un fort précieux ensemble de planches d'état. Davies en gravait souvent jusqu'à douze avant de parvenir à l'état définitif. Leur succession permet de retracer concrètement la genèse de l'image, dans et par le travail de gravure, de voir l'œuvre en train de se faire. Plusieurs exemples en sont montrés dans l'exposition : *Perséphone* (cinq états à la manière noire, d'où la figure mélancolique de la déesse sort peu à peu mystérieusement de l'ombre), *Le Belvédère* (deux états sur douze, dont un est mis en couleurs au pastel), *La Maison et le Fleuve* (quatre états sur onze).

Marie-Cécile Miessner

Publications :
Richard Davies. Texte de Jacques Meunier. O.G.C. Michèle Broutta éditeur, Paris, 1992.
Richard Davies. Catalogue de l'œuvre gravé et lithographié, 1973-1991, rédigé par Roland Plumart. Textes de Dominique Tonneau-Ryckelynck, Jacques Meunier, Valère Bertrand. Coéd. Musée de Gravelines et Association Malbodium Museum (Maubeuge), 2000.

RICHARD DAVIES, ESTAMPES

22 janvier-24 février 2008

Site Richelieu / Crypte

Commissariat : Marie-Cécile Miessner, conservateur en chef au département des Estampes et de la photographie, BnF.

LES PRÊTS DE LA BNF : EXPOSITIONS HORS LES MURS

Balzac-Daumier : comédies humaines
À l'occasion du bicentenaire de la naissance d'Honoré Daumier (1808-1879), le musée Balzac, situé dans le château de Saché, près de Tours, réalise une exposition dans laquelle il relie l'œuvre gravé du fameux caricaturiste à l'œuvre littéraire d'Honoré de Balzac. Depuis leur expérience commune dans la presse parisienne des années 1830 jusqu'à leur collaboration dans le cadre de l'édition illustrée, cette exposition croise les regards de l'écrivain et de l'artiste sur la société de l'époque à travers des lithographies, des bois gravés, des sculptures et des éditions originales. La BnF contribue à cette exposition par le prêt d'une trentaine de caricatures de Daumier conservées au département des Estampes et de la photographie.
Du 26 février au 25 mai 2008
Musée Balzac - Saché

Et aussi… à Paris :
Alexandre Charpentier (1856-1909) : naturalisme et art nouveau
Du 21 janvier au 13 avril 2008 - Musée d'Orsay - Paris

Ivoires africains dans les anciennes collections françaises
Du 18 février au 11 mai 2008 - Musée du Quai Branly - Paris

En région :
Grandes surfaces
Du 15 janvier au 9 février 2008
École supérieure des beaux-arts - Le Mans

À l'étranger :
Ils ont cartographié l'Amérique
Dans le cadre des accords de coopération entre la BnF et BAnQ (Bibliothèque et Archives nationales du Québec), la BnF participe à l'organisation d'une importante exposition sur l'évolution de la cartographie de l'Amérique du Nord, qui sera présentée à Montréal à l'occasion du 400e anniversaire de la présence française en Amérique. Cette exposition mettra en valeur des documents de l'époque de la Nouvelle-France à nos jours et transportera le visiteur depuis l'époque des premiers contacts entre Européens et Amérindiens jusqu'aux premières grandes traversées du continent à l'aube du XIXe siècle. Elle comprendra environ 150 cartes anciennes, dont plusieurs cartes manuscrites issues du département des Cartes et plans de la BnF.
Du 18 février au 14 juin 2008
Bibliothèque et archives nationales du Québec - Montréal

La nuit espagnole : flamenco, avant-garde et culture populaire 1865-1939
Du 20 décembre 2007 au 24 mars 2008
Musée national Centre d'art Reina Sofia - Madrid

Von Siebold and Hokusai and his tradition
Du 9 février au 23 mars 2008
City Art Museum - Nagoya

Rétrospective Courbet
Du 25 février au 18 mai 2008
The Metropolitan Museum of Art - New York

Femmes impressionnistes : Berthe Morisot, Mary Cassatt, Eva Gonzalès, Marie Bracquemond
Du 21 février au 1er juin 2008
Schirn Kunsthalle - Francfort

Des chefs-d'œuvre sous toutes les coutures

La BnF et l'Institut national du patrimoine s'associent pour présenter un cycle de conférences original, autour de manuscrits exceptionnels sortis pour l'occasion des réserves de la Bibliothèque. Étudiants, amateurs et curieux pourront y bénéficier de la compétence de conservateurs, d'historiens de l'art, de spécialistes des textes et de restaurateurs, tous éminents dans leur domaine, qui leur feront découvrir sous différents aspects ces pièces spectaculaires.

Ci-contre : Évangiles de la Sainte-Chapelle. Christ en majesté entouré des quatre évangélistes écrivant et de leurs symboles dans des médaillons.

Ci-dessous : Reliure d'orfèvrerie des Évangiles de la Sainte-Chapelle. Paris, XIIIe-XIVe siècles. BnF/Dép. Manuscrits

L'idée de ce cycle est née de la proximité géographique des deux institutions. Des habitudes de travail en commun ont engendré des rapprochements intellectuels, qui sont à l'origine de la mise en œuvre de cette opération originale de mise en valeur des collections et de renouvellement du discours tenu sur elles. Ce choix de présentation non conventionnelle, bien éloigné des cycles de conférences traditionnels, puisque les chefs-d'œuvre étudiés seront physiquement présents sur la scène de l'Auditorium Colbert, reflète fidèlement la volonté de la BnF de faire partager au plus grand nombre les « Joconde » du département des Manuscrits, trop rarement montrées au public dans une relation aussi directe, même si tous les documents présentés ont, d'une manière ou d'une autre, été exposés dans les dix dernières années. Le mode de présentation adopté est celui de la mise en scène des œuvres, au cœur desquelles des techniques audiovisuelles sophistiquées permettent de plonger en relayant l'exploration sur grand écran. Les conférenciers, toujours par deux ou trois, avec des spécificités complémentaires, dialogueront, tourneront les pages, aborderont des problématiques très diverses, historiques, artistiques, relatives à la conservation, confronteront leurs points de vue, faisant vivre et découvrir les documents à mesure du discours. Le cycle de huit conférences couvrira, chaque mois de janvier à juillet 2008, toutes les lignes de force des collections du département des Manuscrits de la BnF, de l'époque carolingienne à Victor Hugo. Les interventions des conférenciers se poursuivront avec des questions du public, fructueux moment d'échange.

Un chef-d'œuvre du Maître du registrum Gregorii

La soirée introductive, en janvier, sera consacrée aux Évangiles de la Sainte-Chapelle, chef-d'œuvre de l'enluminure othonienne. Elle fera l'objet d'une présentation croisée de Marie-Pierre Laffitte, responsable des manuscrits latins à la BnF, Charlotte Denoël, conservateur, et Gilles Munck, restaurateur à la BnF. Ce recueil d'évangiles a été réalisé à Trèves à la fin du Xe siècle, par le Maître du registrum Gregorii, le plus grand artiste de son époque, qui tenta une synthèse entre la tradition carolingienne et les modèles byzantins. Entré très tôt dans le trésor de la Sainte-Chapelle de Paris, il y est resté jusqu'en 1791, lorsque le roi Louis XVI le remit à la bibliothèque. Il est doté d'une reliure parmi les plus spectaculaires, composée de deux plaques d'or fixées sur des ais, qui ont été assemblées au XIVe siècle sur les évangiles, eux-mêmes copiés vers 984 dans l'atelier du Maître. Le premier plat, qui représente une Crucifixion, date du XIIIe siècle. Il est constitué d'une plaque d'or sur laquelle sont fixés un crucifix filigrané et trois statuettes en ronde-bosse, réalisées à l'aide de plusieurs feuilles d'or, sur lesquelles des saphirs, des émeraudes, des rubis, des spinelles et des perles ont été jetés pour rehausser l'ensemble. Le second plat est une plaque d'or gravée et ciselée du XIVe siècle au fond fleurdelisé. On y voit saint Jean l'évangéliste écrivant, entouré des symboles des quatre évangélistes. Au-dessus de sa tête, une inscription rappelle que le roi Charles V a offert cette reliure à La Sainte-Chapelle en 1379. Ces reliures, plus faciles à montrer que les pages intérieures seront particulièrement étudiées au cours de cette soirée.

Un des trésors du fonds grec

La deuxième soirée, consacrée au Psautier de Paris, sera animée par Christian Förstel, responsable des manuscrits grecs à la BnF, et Jannic Durand du département des Objets d'art du musée du Louvre. Ce psautier est un manuscrit enluminé d'origine byzantine daté de la seconde moitié du Xe siècle, un des trésors du fonds grec de la BnF. Réalisé à Constantinople pour la Bibliothèque impériale, il comporte quatorze peintures en pleine page de grand format insérées dans le texte des Psaumes. La plus fameuse dépeint le roi David, traditionnellement considéré comme l'auteur des Psaumes, jouant de la harpe aux côtés d'une allégorie de la mélodie. Cette illustration laisse deviner le contexte historique de sa réalisation : on décèle dans l'iconographie des allusions à l'empereur, auquel David, qui en porte les habits, est assimilé dans le monde byzantin. La propagande n'est pas directe, mais allusive. L'image du roi qui transparaît est celle d'un philosophe, qui se laisse guider par la sagesse – comme l'empereur Léon VI, justement surnommé « le Sage ». Cette interprétation sera analysée et comparée à d'autres représentations contemporaines comme celles de la basilique Sainte-Sophie d'Istanbul, par exemple. La projection de l'œuvre en direct permettra d'en saisir toutes les subtilités.

Marie-Noële Darmois

TRÉSORS DU PATRIMOINE ÉCRIT

Cycle sous la direction de Thierry Delcourt et Gennaro Toscano

Site Richelieu - Auditorium Colbert - Entrée libre / 18 heures.

22 janvier 2008 > Introduction du cycle, par Geneviève Gallot, directrice de l'Institut national du patrimoine, Bruno Racine, président de la BnF, Thierry Delcourt, directeur du département des Manuscrits et Gennaro Toscano, conseiller scientifique de l'INP. **Les Évangiles de la Sainte-Chapelle, un chef-d'œuvre de l'enluminure othonienne (ms. Latin 8851)**, par Marie-Pierre Laffitte, Charlotte Denoël et Gilles Munck (BnF).

12 février 2008 > Le Psautier de Paris, un trésor de l'enluminure byzantine à l'époque macédonienne (ms. Grec 139), par Christian Förstel (BnF) et Jannic Durand, département des Objets d'art (musée du Louvre).

18 mars 2008 > Splendeurs de l'enluminure gothique dans la Librairie du Louvre : les Grandes Chroniques de France de Charles V (ms. Français 2813), par Marie-Hélène Tesnière (BnF) et Bernard Guénée, membre de l'Institut.

15 avril 2008 > Un manuscrit franciscain d'origine toscane, la Vie du Christ (ms. Italien 115), par Marianne Besseyre (BnF), Jacques Dalarun, Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS) et Véronique Rouchon (CNRS).

20 mai 2008 > La Bible romane de Saint-Martial de Limoges (ms. Latin 5) par Marie-Thérèse Gousset (BnF), le Père Philippe Gruson, professeur à l'Institut catholique de Paris et Carlo Federici, ancien directeur de l'Institut central de pathologie du livre (Rome).

3 juin 2008 > D'Alexandre à Iskender, ou la fortune du Roman d'Alexandre en Orient (ms. Supplément Turc 635), par Annie Berthier (BnF) et Yuriko Yamanaka, musée national d'Ethnologie, Minkapu (Japon).

2 juillet 2008 > *Les Travailleurs de la mer*, de Victor Hugo (NAF 24745), par Marie-Laure Prévost et Dominique Saligny (BnF).

Ci-contre : une des quatorze peintures du Psautier de Paris. *David et Goliath. David décapitant Goliath.* BnF/Dép. Manuscrits

Antonin Artaud dans le rôle de Marat dans *Napoléon*, film d'Abel Gance (1927). Bnf/Dép. Audiovisuel

Des héros et des hommes

Dans le prolongement de l'exposition *Héros, d'Achille à Zidane*, une série de conférences questionne, de novembre à avril 2008, quelques temps forts de l'histoire de l'héroïsme, de l'Antiquité à nos jours.

Comment l'imaginaire du héros s'est-il déplacé depuis l'Antiquité jusqu'au monde contemporain, quelles en ont été les figures, les enjeux historiques et politiques, les avatars… ? Une série de conférences-dialogues conçues par François Hartog, historien de l'histoire, et Jean-Claude Bonnet, chercheur spécialiste du dix-huitième siècle, invitent à interroger les moments clés et les évolutions de cette notion, ainsi que certaines de ses incarnations au cinéma et dans la littérature.
Au cours des siècles, le terme de héros a été chargé de sens et de valeurs qui n'ont cessé d'évoluer ; au héros épique et tragique du monde grec, Achille ou Ajax, succède avec Plutarque (Ier- IIe siècles ap. J.C.) la notion d'hommes illustres. Dans *les Vies parallèles*, le philosophe biographe met en scène des couples d'hommes fameux (Alexandre le Grand et César, Thésée et Romulus…) auxquels est donnée une valeur exemplaire. « Plutarque est une figure essentielle de la fabrication de la culture occidentale jusqu'au XIXe siècle », remarque François Hartog. Le XVIe siècle réintroduit cette appellation d'hommes illustres dans une société qui redécouvre l'Antiquité, se cherche des repères et se sert des personnages de Plutarque comme de fils conducteurs.
Le XVIIIe siècle et les philosophes des Lumières investissent la figure du héros, la revisitent et la réinventent : les héros sont des hommes qui servent la Raison et le Progrès. Sur le fond d'une culture noble encore vivace dans laquelle l'héroïsme est avant tout guerrier, se propage un nouveau modèle qui tend à substituer le « grand homme » au grand capitaine et au conquérant.

Le héros révolutionnaire

Un nouveau type de héros idéal se fait jour, à la fois génie créateur et figure prométhéenne porteuse des espoirs des temps nouveaux. La Révolution française voit le retour des héros empanachés et sanglants, comme l'exposera Philippe Roger ; ainsi le personnage de Marat incarne-t-il un temps un héroïsme révolutionnaire, tragique et voué au martyre. L'éloge des « grands hommes » passionne le public, les débats sur l'inhumation au Panthéon de tel ou tel suscitent des polémiques virulentes jusque dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale. Marat sera « panthéonisé » puis banni du monument dévolu aux grands hommes, ainsi que Mirabeau. Après la Révolution, le phénomène perdure, l'héroïsme continue à fasciner le XIXe siècle ; les œuvres de Michelet ou de Chateaubriand sont parcourues par cet imaginaire, celle de Victor Hugo réunit toutes les formes d'héroïsme. De cette époque, Napoléon Bonaparte constitue le modèle indépassable. Jean-Claude Bonnet s'intéressera à l'une de ses incarnations au cinéma, à travers le film *Napoléon* d'Abel Gance, sorti en 1927 et retravaillé pendant plus de cinquante ans. À partir d'extraits du film et de documents, Jean-Claude Bonnet s'interrogera sur les formes cinématographiques de l'héroïsation.

Le héros démocratique

Au XXe siècle, si l'on continue à célébrer les grands hommes, d'autres figures de héros apparaissent, celle du héros façonné par le vent de l'Histoire, homme ordinaire que des événements hors du commun font advenir à un destin d'exception. Héros démocratiques – on pense par exemple à Jean Moulin à travers l'éloge d'André Malraux lors de son entrée au Panthéon, ils sont, non des surhommes, mais des hommes qui ont accompli ce que d'autres n'ont pas osé, n'ont pas su faire.

Sylvie Lisiecki

Ouvrages récents :
Naissance du Panthéon ; essai sur le culte des grands hommes, Jean-Claude Bonnet, éd. Fayard, coll. « L'esprit de la cité ».
Plutarque, Vies Parallèles, sous la direction de François Hartog, éd. Gallimard, coll. « Quarto ».

© David Paul Carr/BnF

DES HÉROS ET DES HOMMES AUTOUR DE L'EXPOSITION « HÉROS, D'ACHILLE À ZIDANE »

Site François-Mitterrand
Petit auditorium /18 h 30

10 janvier 2008
Héros des Lumières, héros révolutionnaires : avatars de l'héroïsme au XVIIIe siècle, Philippe Roger (modérateur Jean-Claude Bonnet).

21 février 2008
Héros républicain, héros démocratique. Les mutations du XXe siècle, Vincent Duclert (modérateur Jean-Claude Bonnet).

20 mars 2008
De Griffith à Eisenstein, Jean-Claude Bonnet (modérateur François Hartog).

17 avril 2008
Le héros littéraire au XXe siècle, Olivier Rolin (sous réserve) (modérateur François Hartog).

Ci-contre : Éléments de scénographie de l'exposition *Héros, d'Achille à Zidane* (16 octobre 2007/13 avril 2008. Site François-Mitterrand).

Héros, d'Achille à Zidane

Achille, Héraclès, Roland, Lancelot, Jeanne d'Arc, Napoléon, Jean Moulin, Che Guevara, Jimi Hendrix, Superman, Zidane…, le grand livre de l'histoire et de l'actualité est peuplé d'êtres exceptionnels qui tous, à des degrés divers, incarnent des rêves collectifs où le besoin de gloire, de puissance, voire d'immortalité trouve à s'exprimer. Qu'il s'agisse de la cité grecque, de l'Occident chrétien, de la construction de l'État-nation ou d'un univers mondialisé, les héros permettent de concentrer sur un personnage un corpus de valeurs abstraites et diversifiées.
Qu'est-ce qu'un héros donc ?

Héros, d'Achille à Zidane

Sous la direction de Odile Faliu et de Marc Tourret

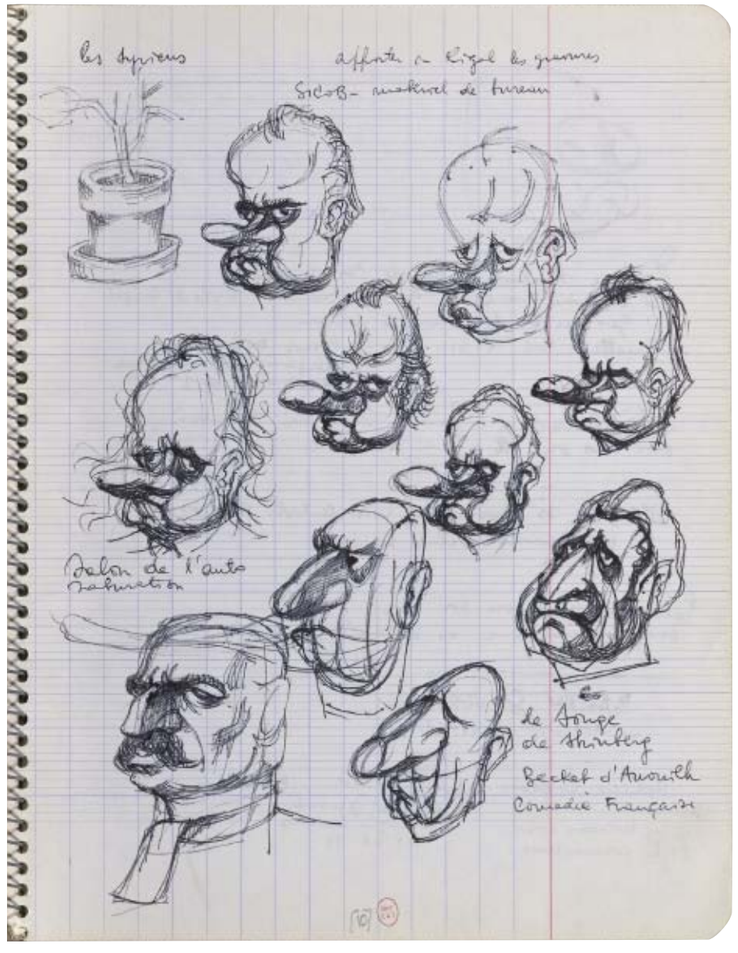
232 pages, illustrations couleur. Prix : 39 €.

D'abord – et c'est le parti pris de ce catalogue – le produit d'un discours. À chaque époque, ses héros et un support privilégié de médiatisation. Au héros ancien, l'épopée ; au héros national, l'histoire, et au héros éphémère et composite d'aujourd'hui, le système médiatique.
Le catalogue de l'exposition *Héros, d'Achille à Zidane* s'attache à montrer que les vases antiques comme la chanson de geste, les manuels scolaires comme les articles de journaux et l'imagerie populaire ou les jeux vidéo, produisent des personnages héroïsés révélateurs des représentations d'une civilisation, d'une époque. L'ouvrage propose ainsi un parcours dans l'imaginaire occidental de l'Antiquité à nos jours. Notre temps est celui de l'éclatement des familles héroïques qui s'étendent désormais du mineur de l'après-guerre au superhéros, en passant par l'aventurier (Armstrong), le prophète politique (Che Guevara), l'humanitaire ou le battant (Zidane)…

TIM à la BnF

Grâce à la générosité de sa veuve, Zuka, et de ses fils Roland et François, une part importante de l'héritage intellectuel et artistique de TIM est entrée, au cours de l'été 2006, au département des Estampes et de la Photographie.

Le fonds TIM se compose d'environ 250 cahiers de travail et de plus d'un millier de feuilles dessinées, soit esquisses soit mises au net, couvrant une période allant de 1954 jusqu'à la mort de l'artiste, survenue le 7 janvier 2002. En cours de classement par les soins d'une jeune « chercheuse-invitée », Scylla Morel, l'ensemble des cahiers voisinera plus tard avec les carnets de travail d'autres artistes prestigieux (Degas, Hélion, Gromaire, Flocon, pour ne citer qu'eux), les esquisses et dessins achevés venant enrichir le fonds de dessins de presse originaux du département (dont, entre autres, des ensembles de Jean Effel et Jacques Faizant), non loin de la réunion des lithographies d'Honoré Daumier, le premier et peut-être le seul maître avoué de TIM. Louis Mitelberg est né en 1919 à Kaluszyn, en Pologne, près de Varsovie où il passe son enfance. Son premier dessin est publié en 1936 par l'hebdomadaire satirique d'opposition *Szpilki* (« épingle » en polonais). Il vient à Paris en 1938, où il s'inscrit aux Beaux-Arts. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, il fait la "drôle de guerre" ; il est emprisonné dans un stalag, dont il s'évade en mars 1941, rejoignant l'Angleterre après avoir transité par un camp d'internement soviétique. C'est à Alger, où il est en 1943 avec les Forces françaises libres, qu'il fait deux rencontres décisives pour sa carrière : la première est celle de Philippe Grumbach, engagé comme lui, et qui sera plus tard directeur de la rédaction de *l'Express* ; la seconde est, grâce à la bibliothèque de Mademoiselle Antoinette Richard, professeur de lettres à Alger, dont le salon était fort couru par les jeunes Français, celle des œuvres de Daumier. De retour en France en 1945, Louis dessine (avec nombre d'autres caricaturistes également devenus célèbres par la suite) pour *l'Humanité* et pour *Action*, hebdomadaires issus de la Résistance (1945-1952). Il épouse en 1950 Zuka, peintre américaine (dont les parents sont russes), qui lui donnera deux garçons, François (1951) et Roland (1954). En 1958, grâce à Philippe Grumbach, qui y est directeur de la rédaction, il entre à *l'Express*. C'est Jean-Jacques Servan-Schreiber, alors directeur, qui lui fait adopter le pseudonyme de TIM, correspondant aux trois premières lettres de son patronyme inversé. En 1976, TIM entre au comité éditorial de l'hebdomadaire, fait remarquable pour un dessinateur. Raymond Aron, qui collabora à *l'Express* de 1977 à 1983, confie d'ailleurs un jour à son propos : « Nos éditoriaux ne résistent pas à l'usure du temps. Il m'arrive d'envier mon compagnon de *l'Express*. Il commente l'actualité et ses œuvres restent. »
TIM travaille pour *l'Express* jusqu'en 1991.



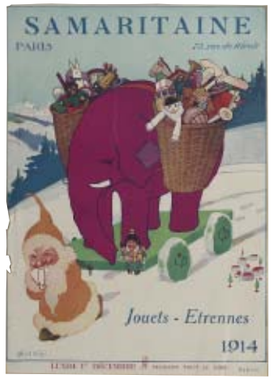
TIM, *Études pour Richard Nixon et Charles De Gaulle*, sept. 1970. BnF/Estampes et photographie

TIM, *Variations sur Georges Pompidou*, mai 1968.

Il continue de travailler pour *l'Événement du jeudi* et pour *Marianne*, son dernier dessin (Poutine et Eltsine) paraissant en 2001. Il se consacre alors beaucoup à la sculpture, comme son maître Daumier, mais en plus monumental : statue *Hommage au capitaine Dreyfus*, sur la commande de Jack Lang (1988, place Pierre-Lafue à Paris) ; monument des *Survivants d'Auschwitz III-Buna Monowitz* (1993, cimetière du Père-Lachaise) ; il voue ses dernières forces à *Daumier créant Ratapoil*, statue commandée par l'Association des Amis de Daumier (inaugurée le 23 janvier 2002 à l'Hôtel de Lassay par le président de l'Assemblée nationale, et dont un second exemplaire sera placé en 2008 à Valmondois, où Daumier a fini ses jours). Parallèlement à son activité de dessinateur de presse, TIM dessine pour le livre, illustrant les *Œuvres complètes* de Zola (1979-1987), les *Œuvres complètes* de Kafka (1963-1965), *le Surmâle* d'Alfred Jarry (paru en 2006). Mais c'est évidemment à son travail pour la presse qu'il doit d'abord sa célébrité justifiée (ses dessins sont très nombreux à être publiés dans la presse internationale, notamment dans le *New York Times*), ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que, pour lui, « le travail de dessinateur de journaux est un travail de journaliste, mais aussi d'artiste » (dans son autobiographie, *l'Autocaricature*, Paris, Stock, 1974). Il se confronte d'ailleurs très souvent aux autres artistes, modernes comme anciens, dont il s'approprie l'œuvre en la détournant, le premier exemple en ce sens étant peut-être de Gaulle et Kroutchev transposés en *Joueurs de cartes* de Cézanne (1960).
La lecture des carnets de travail est plus qu'intéressante. TIM notait énormément de chose : les événements qui l'avaient frappé, ceux qui étaient susceptibles de fournir le sujet d'un dessin, les recherches de légendes (il n'avait pas peur des calembours ni des à-peu-près) et les premières pensées des dessins eux-mêmes, ainsi que des réflexions diverses sur l'art et sur l'humour.
En effet, le dessin de presse n'existe pas « dans le vide » : d'une part, il s'inscrit dans un contexte politique et social particulier et, d'autre part, il est fonction de l'histoire personnelle et de l'évolution stylistique et professionnelle d'un artiste. Si l'ensemble des dessins eux-mêmes, sur leurs grandes feuilles format raisin, quand ils sont accompagnés de leurs esquisses et de leurs approches, de leurs brouillons, rend lisible la démarche purement artistique du graphiste, il permet de comprendre comment l'événement est « médiatisé » par l'image de presse : comment le dessinateur, à travers un imaginaire à la fois singulier et collectif, parvient à restituer la complexité d'une situation, les sentiments qu'elle suscite. Le dessin était pour TIM « sa façon de ramener le chaos de l'actualité sous la protection d'un art qui vise l'harmonie », écrit Pierre Schneider, critique artistique pour *l'Express* et ami de l'artiste.

Maxime Préaud et Scylla Morel

TIM, *Vietnam, étude pour une image qui a fait le tour du monde*, 1968.



Étrennes

Maison du Petit Saint-Thomas. Jouets. Articles pour étrennes 1895, couverture du catalogue publié en décembre 1894.

Samaritaine. Jouets, étrennes, 1914, affichette par Andreini.

Grand Bazar des Halles et des Postes. Jouets, étrennes, affichette par Merckel, impr. Chaix (Ateliers Chéret), circa 1890-1900.

Grands magasins du Louvre. Jouets, étrennes, couverture du catalogue 1912. En 4e de couverture, description de quelques jouets vendus sur place et par correspondance.

BnF/Dép. Estampes et Photographie

À l'origine, l'usage des « étrennes » s'établit dans la Rome antique avec la coutume d'envoyer, en signe de déférence, des rameaux cueillis dans le bois sacré de Stenia.

L'échange de dattes, figues, miel et de présents plus considérables, voire précieux se généralise ensuite, peu à peu, dans les diverses classes sociales.
L'arrivée du christianisme proscrit cette pratique païenne. Mais les fêtes chrétiennes de Noël et de Pâques deviennent prétexte à réjouissances et remise de présents. Au milieu du XVIe siècle, le jour de l'an s'installe le 1er janvier et l'usage d'échange de cadeaux se maintient.
En 1793, un édit prétend supprimer les étrennes… mais chacun s'exempte de son application !
Selon les époques et les modes, on a fêté plus largement Noël autour du sapin que le jour de l'an : c'est ce que nous vivons encore aujourd'hui.

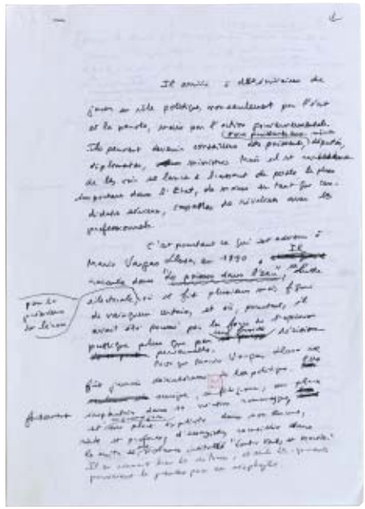
Au XIXe siècle, l'habitude des étrennes s'est largement popularisée, aux dépens de Noël qui n'apportait souvent aux enfants qu'une orange ! Les grands magasins, nouvellement apparus dans le paysage commercial, s'emparent de cette opportunité d'améliorer leurs ventes en utilisant un nouvel outil : la publicité.
Quelques-uns de ces catalogues, tracts, affichettes, des années 1860 à 1914… présentés ici, sont extraits des séries thématiques des collections du département des Estampes et de la Photographie.
Des artistes renommés, affichistes, illustrateurs, dessinateurs de presse, s'associent alors aux imprimeurs et collaborent à cette production d'images destinée à une très large diffusion.
Ainsi Jules Chéret pour les magasins du Louvre, du Petit Saint-Thomas, des Buttes-Chaumont ou de la Parisienne… comme pour ceux qui accueillent encore aujourd'hui, rive droite ou rive gauche, une abondante clientèle internationale.
Il sera accompagné de talents reconnus tels ceux de Cappiello, Appel, Margerie, Auzolle, Lem ou Rouchon.
Des imprimeurs comme Lemercier ou Camis consacreront aussi une part importante de leur activité à la création de ces images.

Anne-Françoise Bonnardel

Le fonds Jean-François Revel entre à la BnF

Madame Claude Sarraute vient de donner généreusement à la BnF l'ensemble des papiers de son époux, l'académicien Jean-François Revel (1924-2006).

Né à Marseille d'une famille d'origine franc-comtoise, Jean-François Revel est reçu à l'École normale supérieure en 1943. Engagé dans la Résistance, il est chargé de mission au commissariat de la République de la Région Rhône-Alpes pendant quelques mois, après la Libération. Agrégé de philosophie, il est nommé successivement à Tlemcen en Algérie (1947-1948), au lycée français et à l'Institut français de Mexico (1950-1952), à l'Institut français ainsi qu'à la faculté des lettres de Florence (1952-1956). Revenu en France à la fin de 1956, il fait partie du cabinet du sous-secrétariat d'État aux Arts et Lettres avant de prendre un poste d'enseignant au lycée Faidherbe à Lille (1957-1959) puis au lycée Jean-Baptiste-Say à Paris. Il quitte l'université en 1963 pour se consacrer à sa double carrière littéraire et journalistique.
Chargé des pages culturelles de *France Observateur* (1960-1963), directeur de collection chez René Julliard, Jean-Jacques Pauvert – la célèbre collection « Libertés » – et Robert Laffont jusqu'en 1978, il est appelé, de 1978 à 1981, à diriger l'hebdomadaire *l'Express,* dont il était l'un des éditorialistes depuis 1966. À la suite d'un différend avec Jimmy Goldsmith, il démissionne de *l'Express* puis devient chroniqueur au *Point* à partir de 1982. Il collabore également, en qualité d'éditorialiste, à des stations radios : Europe n° 1 (1989-1992) et RTL (1995-1998). Son élection à l'Académie française en 1997 vient couronner le parcours de ce philosophe encyclopédiste, à la fois polémiste, critique d'art (*l'Œil et la connaissance,* 1998) et gastronome (*Un festin en paroles,* 1979).



Les passions de Vargas Llosa, *Le Point,* n° 1170, 18 février 1995.
BnF/Dép. Manuscrits

© Hannah/Opale

Pourquoi des Philosophes, paru en 1957, suscita d'emblée une forte polémique. Au-delà du pamphlet dans lequel il s'attaquait à des philosophes de leur vivant, cette œuvre, prolongée par *la Cabale des dévots* en 1962, constituait une mise en question de l'essence même de l'activité philosophique. Jean-François Revel n'eut de cesse, pendant cinquante ans, de vouloir la rendre claire et intelligible : ce souci prit notamment forme en 1994 avec son *Histoire de la philosophie occidentale*. Dans ses essais politiques, Jean-François Revel combat toute forme de totalitarisme : « L'idéologie, c'est ce qui pense à votre place » (*la Grande Parade*, 2000). Mettant son ardeur pamphlétaire au service de son raisonnement, il y construit une analyse des systèmes démocratiques contemporains, nourrie de sa connaissance des États-Unis et de l'Amérique latine, où il a séjourné, et renforcée par ses amitiés avec un Mario Vargas Llosa ou un Simon Leys. Cette entreprise connut un immense succès éditorial avec *Ni Marx ni Jésus* en 1970 – reportage sur les évolutions politiques, sociales et culturelles aux États-Unis à la fin des années 1960 – qui ne se démentit jamais par la suite. Aux prises avec l'actualité, Revel, à qui l'on doit la théorisation du « droit d'ingérence » en 1979, s'efforce de questionner la complexité du monde contemporain, par exemple dans *le Regain démocratique* (1992). Le fonds Jean-François Revel est à plus d'un titre exceptionnel.
Les manuscrits autographes de ses œuvres, de *Lettre ouverte à la droite* (1968) à *l'Obsession anti-américaine* (2002), en passant par *La Tentation totalitaire* (1976), *La Connaissance inutile* (1988) et ses mémoires *Le voleur dans la maison vide* (1997), éclairent la genèse d'une œuvre dense et cohérente. Cet ensemble volumineux est complété par les manuscrits de ses articles et par une riche correspondance. Les abondantes archives de *l'Express* pour la période 1978-1981 – gestion de l'hebdomadaire, memoranda, préparation des numéros, travail des collaborateurs – offrent enfin à l'histoire du journalisme des sources inédites.
Après les fonds Raymond Aron, Jacques Julliard ou René Rémond, le fonds Jean-François Revel rejoint légitimement les collections du département des Manuscrits et fournit un témoignage sans pareil sur une figure majeure de la vie intellectuelle française de ces cinquante dernières années.

Clément Pieyre

Pierre Boncenne. *Pour Jean-François Revel,* Paris, Plon, 2006. Prix Renaudot de l'essai 2006.

Le Collège des Irlandais : 400 ans d'histoire

C'est en 1578 que le Père John Lee de Waterford fonde, au sein de l'Université de Paris, le premier collège d'étudiants irlandais, qui deviendra « séminaire irlandais » en 1623. Dès 1775, le séminaire s'installe dans un hôtel particulier de la rue du Cheval-Vert, en plein cœur du Quartier latin. En 1807, par décret napoléonien, la rue du Cheval-Vert est débaptisée et devient rue des Irlandais.

© Ros Kavanagh

La bibliothèque patrimoniale avant sa rénovation en 2002.

Sans entrer dans les détails de ces quatre siècles d'une histoire riche en rebondissements et revers de fortune, on peut citer une anecdote qui montre que les relations entre les Parisiens et les étudiants du séminaire ne furent pas toujours idylliques : le 6 décembre 1790, les étudiants irlandais, pour fêter saint Nicolas, saint patron des écoliers, organisèrent un match de football sur la place de la Fédération. Les atteintes portées à l'autel de la patrie, utilisé comme but, suscitèrent la colère des Parisiens assistant à la scène. S'ensuivit une assez grande pagaille qui faillit aller jusqu'au lynchage des impertinents Irlandais. L'indignation enfla le lendemain, et cette histoire aurait très bien pu signer la fin du séminaire irlandais sans l'étudiant Patrick McKenna et son vibrant discours sur la lutte pour la liberté, trait d'union entre les Irlandais et les révolutionnaires français.

Un projet d'envergure pour la bibliothèque patrimoniale

Si les missions de ce qui est aujourd'hui le Centre culturel irlandais ont évolué au cours des siècles, cette institution reste l'un des seuls survivants des nombreux établissements ecclésiastiques qui peuplaient la montagne Sainte-Geneviève avant la Révolution française.

La Fondation irlandaise[1] a pour mission, d'une part l'accueil d'étudiants irlandais mais aussi d'artistes en résidence, d'autre part l'animation d'un centre culturel, qui est toujours implanté dans les locaux du collège, rue des Irlandais. Le centre propose un programme très riche d'expositions, de concerts, de lectures, etc. ; il comprend également une médiathèque-centre de ressources sur l'Irlande contemporaine, ouverte à tous, qui met à la disposition du public des livres, des revues, des cédés et des films sur l'Irlande ainsi qu'une bibliothèque patrimoniale, auparavant fermée au public, qui a fait l'objet d'un partenariat avec la BnF. Après cinq mois de fermeture pour travaux, financés par le gouvernement irlandais, la médiathèque vient de rouvrir ses portes en janvier 2008 : elle propose désormais un service de prêt à domicile, une offre documentaire beaucoup plus riche (9 000 documents contre 1 000 précédemment) et un pôle multimedia renforcé.

Située juste au-dessus de la chapelle Saint-Patrick, la bibliothèque patrimoniale est le témoin privilégié de l'histoire du collège des Irlandais. Si les collections d'origine de la bibliothèque du collège ont été perdues au moment de la Révolution, les 8 000 volumes qu'elle renferme aujourd'hui sont issus en grande partie des bibliothèques du Séminaire anglais et du collège des Écossais[2], complétées au XIXe siècle par des acquisitions et des dons, notamment de documents d'intérêt irlandais. On y trouve donc aujourd'hui, en plus des manuscrits et des archives, des ouvrages datant principalement du XVe au XIXe siècle, qui couvrent des domaines variés, de la théologie à l'histoire et à la géographie, en passant par la philosophie et la musique.

La BnF, partenaire du projet de rénovation de la bibliothèque

Les premiers contacts entre la BnF et le Centre culturel irlandais datent de décembre 2004. Après une phase d'étude et de préparation, une convention de pôle associé a été signée en 2006 entre les deux institutions pour mener à bien l'informatisation des catalogues de la bibliothèque patrimoniale.

Ces fonds avaient, en effet, bénéficié d'un catalogage extrêmement précis et rigoureux dans les années 1970 : l'ancien inspecteur général des bibliothèques Maurice Caillet s'était alors passionné pour cette bibliothèque au point de rédiger, sur son temps libre de jeune retraité, quatre catalogues dactylographiés offrant autant de chemins d'accès vers ce riche patrimoine : par auteurs ; par imprimeurs et éditeurs ; par lieux d'impression et de publication ; et enfin par provenance des ouvrages.

L'informatisation de ce précieux outil a été réalisée en 2006 par la société Jouve, avec le soutien financier de la BnF. Le résultat de cette opération sera très prochainement mis en ligne, et donc disponible pour tous, à la fois dans le catalogue en ligne de la bibliothèque et dans le *Catalogue collectif de France,* par l'intermédiaire de la Base patrimoine.

Un projet d'envergure de la bibliothèque patrimoniale

Au-delà de la mise en ligne du catalogue, cette opération s'inscrit pour le Centre irlandais dans un projet beaucoup plus global de préservation et de mise en valeur des collections de la bibliothèque, qui s'est déroulé en plusieurs étapes.

La renaissance du centre a commencé par la rénovation complète, entre 2000 et 2002, du bâtiment de la rue des Irlandais, notamment de la très belle salle de la bibliothèque patrimoniale. Ces travaux ont été financés par le gouvernement irlandais, qui a également soutenu très largement l'ensemble des travaux menés pour la bibliothèque dans le cadre de ce vaste chantier. Parallèlement à l'informatisation du catalogue, la bibliothèque a fait l'acquisition (avec l'aide de la direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France, notamment) d'un système informatique de gestion de bibliothèques, pour l'ensemble de son fonds (y compris le fonds contemporain de la médiathèque).

Enfin, un vaste chantier de conservation et de préservation des collections a été engagé, mis en œuvre par la société de conseil en préservation des biens culturels In Extenso. Trois techniciens en préservation sont notamment délégués par ses soins sur le chantier. Le Centre culturel irlandais s'est également attaché les services d'un restaurateur sur site et travaille avec plusieurs ateliers extérieurs de reliure et de restauration. Il est par ailleurs accompagné sur ce plan par le département de la conservation de la BnF. Dans un premier temps, celui-ci a réalisé pour le compte de la bibliothèque, en novembre 2006, une mission d'expertise des conditions de conservation. À la suite de cette étude un vaste chantier a été engagé par la bibliothèque pour assurer la conservation préventive des collections et apporter à ces volumes séculaires tout le soin qu'ils méritent (dépoussiérage, cirage de certaines reliures de cuir, campagne de petites réparations sur site, etc.). Parallèlement, dix ouvrages de la bibliothèque ont pu bénéficier d'une restauration dans les ateliers de la BnF, sous la coordination de Thierry Aubry (expert en restauration au sein du département), qui assure également une mission de conseil sur l'ensemble de ce chantier[3].

Le 22 septembre 2007, à l'issue de l'ensemble de ces opérations, le centre irlandais a organisé une manifestation officielle pour célébrer la réouverture de la bibliothèque patrimoniale, en présence notamment du Premier ministre irlandais Bertie Ahern. Ce fut l'occasion de montrer le résultat des différents travaux de préservation et de restauration des collections ainsi que de présenter trois manuscrits enluminés ayant récemment réintégré la bibliothèque, après plusieurs années passées dans le coffre d'une banque à Dublin[4].

> « Les premiers contacts entre la BnF et le Centre culturel irlandais datent de décembre 2004. Une convention de pôle associé a été signée en 2006 par les deux institutions »

Grâce aux efforts conjugués du Centre culturel irlandais (notamment de la responsable des ressources documentaires, Carole Jacquet), de ses tutelles et de ses partenaires, c'est un fonds patrimonial particulièrement riche et original, témoin essentiel des relations étroites nouées au cours des siècles entre la France et l'Irlande, qui devient ainsi accessible aux chercheurs.

Marine Planche

Pour en savoir plus :
http://www.centreculturelirlandais.com
http://ccfr.bnf.fr

(1) Fondation publique dont le conseil d'administration est composé de sept membres nommés par le gouvernement français et sept membres nommés par le gouvernement irlandais.
(2) Ces deux institutions ont fusionné avec le collège des Irlandais en 1802, par arrêté consulaire.
(3) Cette collaboration sera sans doute amenée à se poursuivre, notamment en restauration.
(4) Il s'agit d'une *Histoire des rois d'Angleterre,* datée d'environ 1500, qui retrace l'origine des rois d'Angleterre depuis Adam et Ève ; d'un psautier flamand de la même époque et d'un petit livre d'heures de Notre Dame de 1460.

INFORMATIONS PRATIQUES

Site Richelieu
58, rue de Richelieu,
75002 Paris.
Renseignements
et inscriptions :
service d'orientation
des lecteurs.
Du lundi au samedi
de 9 heures à 17 heures.
Tél. : 01 53 79 81 02 (ou 03).

Site François-Mitterrand
Quai François-Mauriac,
75013 Paris.
• *Bibliothèque d'étude*
Du mardi au samedi
de 10 heures à 20 heures,
le dimanche
de 13 heures à 19 heures
Fermé le lundi.
Renseignements
et inscriptions :
à l'accueil, de mardi à samedi
de 10 heures à 19 heures,
le dimanche de 12 heures
à 19 heures.
Tél. : 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63).
• *Bibliothèque de recherche*
Du mardi au samedi
de 9 heures à 20 heures,
le lundi de 14 heures
à 20 heures.
Réserve des Livres rares :
du mardi au samedi
de 9 heures à 18 heures,
le lundi de 14 heures
à 18 heures.
Renseignements
et inscriptions :
orientation des lecteurs,
du mardi au samedi
de 9 heures à 19 heures,
dimanche de 13 heures
à 18 heures,
lundi de 14 heures
à 19 heures.
Tél. : 01 53 79 55 03 (ou 06).

Bibliothèque-musée de l'Opéra
Place de l'Opéra, 75009 Paris.
Tél. : 01 53 79 37 47.
Du lundi au samedi
de 10 heures à 17 heures.

Bibliothèque de l'Arsenal
1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. : 01 53 01 25 07.
Du lundi au vendredi
de 10 heures à 18 heures,
samedi de 10 heures
à 17 heures.

Tarifs cartes de lecteur.
Haut-de-jardin :
1 an : 35 € ; tarif réduit :18 € ;
15 jours : 20 € ;
1 jour : 3,30 €.

Recherche (François-Mitterrand, Richelieu, Arsenal, Opéra) :
1 an : 53 € ; tarif réduit :27 € ;
15 jours : 35 € ; tarif réduit :
18 € ; 3 jours : 7 €.

Réservation à distance de places et de documents
Par tél. : 01 53 79 57 01
(ou 02 ou 03 ou 04).
Du mardi au samedi
de 9 heures à 19 heures,
le lundi de 13 heures
à 19 heures

Par Internet : www.bnf.fr
Visites guidées sur réservation
Publics
Tél. : 01 53 79 40 63.
Professionnels
Tél. : 01 53 79 49 49.

Activités pour publics scolaires et enseignants
Tél. : 01 53 79 41 00.

Informations générales
Tél. : 01 53 79 59 59.

Librairie de la BnF
Site François-Mitterrand
Hall Est
Tél. 0 145 83 39 81
Site Richelieu
Tél. 0 142 96 86 27

D’un désastre obscur

Les Forteresses du dérisoire. Royan, 1974.

© Jean-Claude Gautrand

Jean-Claude Gautrand photographie ainsi qu’un sculpteur taille la pierre ou façonne le métal, structure ses compositions comme un architecte. Lignes rigoureuses, volumes majestueux, la lumière et l’ombre domptées de main de maître y créent un espace qui marque son style, influencé par la photographie subjective. Mais l’œuvre de Jean-Claude Gautrand se situe au-delà de la virtuosité et de la prouesse technique. Le temps, composante invisible de la recherche photographique, parcourt toutes ses séries. Il n’est pas envisagé dans une conception métaphysique ou intellectuelle vaporeuse, mais comme réalité fondatrice, épaisseur, matière indispensable, clé de voûte et, en définitive, sujet principal de l’œuvre. Son flux souterrain la parcourt, les séries le laissent paraître clairement ou de manière voilée. Il disparaît pour ressurgir où on ne l’attendait guère, passant du célèbre *Assassinat de Baltard* ou des vues de Bercy aux nus et aux arbres brisés. Dans sa trilogie de la guerre, le temps devient mémoire. Trois ensembles cernent les vestiges d’un désastre. Les photographies du camp de concentration de Natzweiler-Struthof, des ruines d’Oradour-sur-Glane, des bunkers du Mur de l’Atlantique, écrivent ce chapitre. Face à ces séries, le thème de la Vanité vient à l’esprit. « Les vivants, en effet, savent qu’ils mourront, mais les morts ne savent rien du tout et il n’y a plus pour eux de salaire, car leur souvenir est oublié[1]. » Oradour-sur-Glane nous saisit d’effroi à travers la vision personnelle du photographe et, paradoxalement, en raison de son absence de dramatisation ; seulement des ruines et des ombres sous le soleil. Trois barbelés et un escalier sur un champ de neige suffisent à évoquer les souffrances vécues par les prisonniers du Struthof. Les bunkers des *Forteresses du dérisoire,* reliquats du Mur de l’Atlantique saisis dans leur déliquescence, engendrent une impression toute différente. Ces bâtiments de béton très symboliquement dépourvus de fondations disparaissent de toutes les manières imaginables. Fracturés par les mouvements de terrain, posés au sommet d’un morceau de falaise qui s’est effondré autour, ensevelis et recouverts peu à peu de terre et d’herbe, phagocytés par la nature, basculés dans le sable ou tombés des crêtes où ils avaient été bâtis, chahutés par les vagues. C’est une véritable grammaire de l’effacement qu’écrit cette série. Gautrand ne cède jamais à la tentation de l’effet superflu, qui viendrait sursignifier le passé dramatique de ses modèles. Il les photographie au contraire de manière directe, comme des sculptures, montre la matière des murs, le jeu de la lumière ou de l’ombre sur les arêtes et les surfaces. Ce sont des structures, des cubes, des lézardes très graphiques, des nuances subtiles de gris. Et pourtant… Son génie personnel, à l’exemple de ses photographies d’Oradour-sur-Glane, consiste à faire surgir du constat visuel le drame dont ils sont les stèles, à rendre sensibles le silence et les fantômes, en demeurant au plus près du matériel. Si la vision inquiète et hantée du photographe, sa mélancolie, son sens du tragique, trouvent là un sujet idéal, ils ne se révèlent pas moins dans la série intimiste qu’il construit actuellement sous le titre *Le jardin de mon père*. Rien de monumental, quelques mètres carrés de nature, des feuillages et des fruits à tous les stades du pourrissement, de rares ustensiles abîmés par le temps et l’usage. Le mystère de l’absence gît dans les lieux et les choses, dans leur pérennité face à la fragilité du vivant et de l’organique. L’objet photographique touche au plus près la question de la mort. Le « ça a été » de Roland Barthes, qui, pensant écrire un livre sur la photographie, réfléchissait en réalité à la question de l’absence, ne signifie pas autre chose.

Anne Biroleau

Jean-Claude Gautrand est né en 1932. Photographe, critique, historien de la photographie, commissaire d’expositions, il a publié de nombreux ouvrages et se consacre actuellement, outre l’œuvre personnelle qu’il poursuit, à une somme sur les photographies de Paris. (1) Ecclésiaste IX 5.